

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE À
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ETUDES LITTERAIRES

PAR
ROBERT BELLEROSE

JEUX DE SURFACE DANS GROS-CALIN

AOUT 1986

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier
Monsieur Armand Guilmette
de son support et de ses
précieux conseils tout au
long de ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION.	1
CHAPITRES	
I. CALQUE	12
Le calque et sa loi, p. 12. Les contraintes de la société, p. 13. L'adoption du python Gros-Câlin, p. 14. Un appel à l'aide extérieure, p. 15. Quatre rencontres: le père Joseph, p. 16; l'intellectuel Tsourès, p. 19; le commissaire de police, p. 22; le ventriloque Parisi, p. 25. Le Grand Vestiaire des majorités, p. 27. La "loi des grands nombres", p. 28. Langage majoritaire comme "prêt-à-porter", p. 29. Société-vestiaire, p. 31. Des impasses, p. 34.	
II. CARTE	37
Deux espaces, p. 37. Situation du héros, p. 41. Recherche d'un "nouvel ordre", p. 42. Le "fort intérieur" et la Résistance, p. 45. Du côté de l'hétérogène: l'erreur humaine, p. 49. Un aspect de la Résistance: le maquis du langage, p. 52. Langage minoritaire, p. 55. Déterritorialisation et reterritorialisation, p. 55. Les pièces du puzzle, p. 56.	

III. JEUX DE SURFACE	58
Schizo-analyse et jeux de surface, p. 58. Une interprétation psychanalytique?, p. 59. Notions de schizo-analyse, p. 61. Points de rupture, p. 63. Langue majeure et langue mineure, p. 63. Politique de <u>Gros-Câlin</u> , p. 66. Un devenir minoritaire, p. 66. La carte du devenir du héros: cinq surfaces ou cinq plateaux, p. 66. Plan d'organisa- tion, p. 67. Un devenir-animal, p. 67. L'attente de la mue ou l'espoir de la nais- sance, p. 71. La mue ou l'illusion, p. 73. L'issue ou la terra nova, p. 76. Corps sans organes, p. 78. Deux points de vue: l'anneau et la spirale, p. 80.	
CONCLUSION	83
ANNEXE	86
BIBLIOGRAPHIE	89

INTRODUCTION

La vie d'écrivain de Romain Gary débute pendant la Seconde Guerre mondiale. Entre ses missions, le jeune aviateur écrit son premier roman, Education européenne. A la fin de la guerre, Jean-Paul Sartre louange l'ouvrage dans Les Temps modernes. Non seulement ce premier livre remporte-t-il le Prix des Critiques (1945), mais il sera traduit par la suite en vingt-sept langues. Ainsi débute une carrière littéraire qui s'étend sur plus d'une trentaine d'années. Jusqu'à sa mort, en décembre 1980, Gary publiera une trentaine de livres, dont vingt-quatre romans, deux pièces de théâtre, un essai et un recueil de nouvelles.

Las d'une certaine image que la critique parisienne lui avait faite, il décide en 1973, à l'insu de l'éditeur, de publier sous un pseudonyme le roman qu'il vient d'achever. Le succès auprès du public est instantané. Mais, dès la sortie du livre, la critique spéculé. Qui se cache derrière Emile Ajar? Nul doute, il s'agit d'un grand auteur. On avance des noms: Queneau? Aragon? Gary? Quoi qu'il en soit, Gros-Câlin se retrouve, à l'automne 1974, en lice pour le prix Théophraste-Renaudot. Craignant la publicité autour de cet écrivain surgi

de nulle part, Gary fait parvenir au jury et à son éditeur une lettre — supposément du Brésil. Emile Ajar prévient qu'il se désistera du prix.

L'année suivante, Ajar récidive avec La Vie devant soi. Cette fois, Gary prend ses précautions. Pour faire taire les spéculations sur la véritable identité du nouvel auteur, il demande à Paul Pavlowitch, son neveu, d'incarner le personnage d'Emile Ajar. Parmi les romans de la rentrée 1975, La Vie devant soi se distingue rapidement. A nouveau, Ajar pique la curiosité de la critique. Pavlowitch refuse les entrevues avec les journalistes. L'intérêt ne se dément pas pour si peu. Plus Ajar se cache, plus on parle de lui. La Vie devant soi décroche le Goncourt. Sans avoir écrit une seule ligne, Pavlowitch est lancé. L'entrée en scène du neveu fait bien taire les doutes sur la véritable identité du nouvel écrivain, mais la remise du prix Goncourt soulève, pour Gary, un nouveau problème. Lauréat du prix pour Les Racines du ciel quelque vingt ans plus tôt, il est couronné une seconde fois. Fait unique depuis la fondation de l'Académie Goncourt, car le prix ne peut être décerné qu'une seule fois à un même écrivain. Peu importe, la carrière d'Ajar se poursuit. Deux autres romans suivent: Pseudo à la fin de l'année 76 et L'Angoisse du roi Salomon en 1979.

Si la carrière d'Ajar débute avec la publication de Gros-Câlin, celle de Romain Gary ne se termine pas pour autant. Durant les six ou sept années que durera cette aventure, de

manière à confondre la critique, il poursuit deux carrières de front. De 1974 à 1980, il publie ainsi dix livres, quatre sous le pseudonyme d'Emile Ajar et six sous sa véritable identité. La surprise dans cette mystification littéraire, c'est que Romain Gary arrive à se donner une écriture tout à fait différente de ce qu'on lui connaissait jusque-là. Tellement que Michel Tournier écrira que "pour des raisons de style et de ton Emile Ajar ne pouvait être Romain Gary¹."

En fait, ce n'était pas la première fois que Gary se donnait une nouvelle écriture. Il avait auparavant publié cinq livres en anglais. Quatre d'entre eux, Lady L. (1958), Hissing Tales (1960), Talent scout (1961) et The Gasp (1973), sont écrits dans un anglais que l'on peut qualifier de standard. D'un style tout à fait différent, l'autre livre en anglais, Ski bum (1966), est en "slang", en argot américain. Jusqu'à ce que les dessous de l'affaire Ajar soient révélés, on connaissait trois styles à Romain Gary, deux en anglais et un en français. Gros-Câlin et les trois autres Ajar permettent à Gary une quatrième écriture, ce qui n'est tout de même pas commun à beaucoup d'écrivains.

Si nous avons choisi d'étudier Gros-Câlin, c'est que, à notre avis, il contient tous les Ajar. Les trois autres romans,

¹Michel Tournier, Le Vol du vampire, Paris, Mercure de France, 1981, p. 340.

aussi brillants soient-ils, ne font que reprendre des thèmes du premier. De façon générale, ils exploitent tous l'impasse psychologique dans laquelle Gros-Câlin se termine et réutilisent, entre autres, des thèmes comme les "lois de la nature", le "prêt-à-porter" et un certain aspect chaplinesque de la vie². Dans cette perspective, Gros-Câlin nous est apparu comme le plus riche de tous les romans d'Emile Ajar.

Dès les premières pages, la lecture de Gros-Câlin déconcerte. La facture même du roman déroute le lecteur. Au lieu d'une structure linéaire, le récit s'élabore tout en spirale: "Je suis, dans ce présent traité, la démarche naturelle des pythons [...] pas en ligne droite mais par contorsions, sinuosités, spirales³." On passe d'un sujet à un autre, puis à un troisième et ainsi de suite pour finalement revenir, sans trop savoir comment, à son point de départ. Il y a plus encore. Dans ce texte, la syntaxe se brise, les phrases dérapent. Le roman semble anarchique. Il court dans toutes les directions à la fois, si bien que, dès les premières lignes, il désarçonne le lecteur non averti.

Notre étude consistera à montrer la cohésion de l'action

²Par exemple, dans La Vie devant soi, Momo se heurte aux "lois de la nature" comme Cousin dans Gros-Câlin. Dans Pseudo, Gary met en scène l'auteur supposé des romans, Emile Ajar, un personnage en tous points conforme à celui de Cousin. Enfin, L'Angoisse du roi Salomon ramène le thème du "prêt-à-porter" déjà évoqué dans le premier Ajar.

³Emile Ajar(pseudonyme de Romain Gary), Gros-Câlin, Paris, Mercure de France, 1974, p. 18.

romanesque dans Gros-Câlin. Ce roman n'est pas comme on pourrait le croire à première vue, une fantaisie littéraire que l'auteur s'est payée. Il s'apparente plutôt à un puzzle dont on aurait éparpillé les nombreuses pièces. Devant cet apparent chaos, il s'agit de remettre en place les divers morceaux, d'établir entre eux des connexions et d'en montrer les relations. En d'autres mots, montrer la cohésion de cette œuvre apparemment confuse et disparate et en établir une lecture la situant par rapport aux autres romans de Romain Gary.

Pour rassembler les pièces dispersées de notre roman-puzzle, nous avons retenu une approche dite de schizo-analyse. Cette méthode, conçue par Gilles Deleuze et Félix Guattari, nous invite à une nouvelle manière de lire. On ne se demandera plus ce que le livre signifie mais plutôt comment il fonctionne. Deleuze écrit: "Il est absolument vain de recenser un thème chez un écrivain si l'on ne se demande pas quelle est son importance exacte dans l'œuvre, c'est-à-dire comment il fonctionne (et non pas son "sens")⁴." La première question dans notre approche ne sera donc pas "qu'est-ce que cela veut dire?" mais "comment cela fonctionne-t-il?"

La notion de désir demeure l'élément de base de cette théorie. En tant que telle, la schizo-analyse se résume comme

⁴Gilles Deleuze et Félix Guattari, Kafka: pour une littérature mineure, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1975, p. 83. (Le souligné est en italique dans le texte.)

"l'analyse du processus du désir⁵", le désir pouvant être un événement, un état d'être, une expérimentation. Toutefois, celui-ci ne se définit pas selon un manque quelconque. Il s'apparente plutôt, comme chez Nietzsche et Spinoza, à une volonté d'agir. Il est "un désir qui ne manque de rien⁶", écrivent Deleuze et Guattari. Et ce désir, qui porte vers l'avant, produit du réel. Les auteurs ajoutent même que "l'être objectif du désir est le Réel en lui-même⁷."

Dans cette analyse du processus du désir, qui s'applique aussi bien aux individus qu'aux groupes et aux sociétés, les auteurs de Mille Plateaux reconnaissent deux types de forces, deux niveaux d'intensité du désir, ajouterions-nous, qui gouvernent les mouvements d'existence. Ce sont, d'une part, des forces de pouvoir et, d'autre part, des forces de non-pouvoir. Celles-là incitent à la reproduction d'un modèle tandis que celles-ci poussent à la création. De telle sorte que tout mouvement d'existence se retrouve conditionné, d'un côté, par le statique et, de l'autre, par le mouvement.

Pour Deleuze et Guattari, les concepts de calque et de carte résument l'opposition de ces forces contradictoires.

⁵ Armand Guilmette, Gilles Deleuze et la modernité, Trois-Rivières, Editions du Zéphyr, 1984, p. 19.

⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: L'Anti-Œdipe, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1972, p. 156.

⁷ Ibid., p. 34.

Aussi, nous pouvons dire que le calque renvoie d'une part, à l'homogénéité, au jugement, aux ordres, à la territorialité, à la publicité, aux strates, à la routine et aux habitudes, à l'empêchement du désir, à la hiérarchie, à l'avenir, au majoritaire, au molaire, à l'idéologie; et, d'autre part, que la carte concerne plutôt l'hétérogénéité, le minoritaire, la déterritorialité, le moléculaire, le désir, le devenir, etc.

Les schizo-analystes dégagent en outre trois lignes qui correspondent chacune à un niveau d'expérience distinct. Ce sont: la ligne molaire ou dure, la ligne moléculaire ou souple et la ligne de fuite. La première demeure sous la domination des forces de pouvoir. Sur celle-ci, aucune création n'est possible. La ligne molaire, en tant que calque, n'est que la reproduction d'un modèle. Rigide, elle est au service de tous les dispositifs de pouvoir.

La seconde ligne vient assouplir la première. Cette ligne moléculaire ou souple déroge momentanément des impératifs imposés à l'autre. Mue par des forces de non-pouvoir, elle se dérobe au calque et suit son tracé original, sa propre carte. Si la ligne dure se caractérise par de longs segments homogènes et droits, la ligne souple se distingue, elle, par de courts segments toujours prêts à s'arc-bouter. Deleuze désigne ces segments particuliers du nom de seuils. Ainsi, il oppose ligne molaire et segmentarité dure à ligne moléculaire et seuils.

Reste la troisième et dernière ligne. Deleuze parle dans

ce cas de ligne de fuite ou de plus grande pente, de ligne nomade ou, encore, de ligne de rupture. Lieu même de la création — "c'est toujours sur une ligne de fuite qu'on crée", écrit le philosophe —, elle surgit des deux autres ou, mieux, entre les deux autres. "Trois lignes, dont l'une serait comme la ligne nomade, l'autre migrante, l'autre sédentaire (le migrant, pas du tout la même chose que le nomade)⁸."

Pour les schizo-analystes, toute société, toute collectivité ou tout individu est constitué de l'agencement de ces lignes. Il va de soi, alors, que telle société ou tel individu pourra être plus affecté qu'un autre par une ligne en particulier. Il est ainsi raisonnable de croire, par exemple, qu'un Etat fasciste repose d'abord sur une ligne de type molaire. Pourtant, rien n'est aussi simple. Dans cet exemple, cela ne signifie pas que les autres lignes soient éliminées. Même dans le cas d'un Etat fasciste les trois lignes peuvent entrer en jeu. Dès lors, le travail de la schizo-analyse revient toujours à comparer chacune des lignes en présence selon les plans qu'elles définissent (plan d'organisation pour la ligne molaire et plan de consistance pour les lignes moléculaires et de fuite). En résumé, l'on peut dire que la schizo-analyse a pour objet l'étude des trois lignes et de leur agencement⁹.

⁸Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, Paris, Editions Flammarion, coll. Dialogues, 1977, p. 165.

⁹A ce propos, nous référons le lecteur au chapitre IV de Dialogues, op. cit., pp. 151-176.

Cette perception originale, qui permet de dégager les "linéaments"¹⁰ ou les lignes traversant les individus, les groupes et les sociétés, peut aussi s'appliquer à une œuvre littéraire. Dans cette perspective, Deleuze identifie surtout le roman comme champ d'études à la schizo-analyse. Il considère ainsi le roman comme le lieu de l'agencement, cet agencement étant double: agencement (machinique) de désir et agencement (collectif) d'énonciation.

Deux notions demeurent importantes dans cette approche de la littérature: le contenu (la chose) et l'expression (le texte, le mot). Aucune de ces notions ne doit être considérée sans l'autre. La schizo-analyse évite de séparer le contenu et l'expression. L'un et l'autre restent intimement liés — comme les deux aspects d'une seule et même réalité, les deux revers d'une même médaille — et se confondent dans un seul mouvement du texte. Comme le précise Gilles Deleuze dans Rhizome, "les agencements collectifs d'énonciation fonctionnent directement dans les agencements machiniques et l'on ne peut établir de coupure radicale entre les régimes de signes et leur objet"¹¹. Aussi, notre démarche tiendra-t-elle compte de ces deux notions qui, bien que dissociées pour les besoins de notre étude, demeurent

¹⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1980, p. 249.

¹¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Rhizome, Paris, Editions de Minuit, 1976, p. 19.

inséparables.

Nous ne croyons pas avoir résumé la notion de schizo-analyse. Tout au plus, avons-nous brossé un tableau qui en montre les grandes lignes. Cette méthode étant relativement nouvelle et peu connue, nous avons cru bon d'apporter des éclaircissements tout au long de notre mémoire. Au besoin, le lecteur trouvera aussi, dans la bibliographie, la liste de tous les ouvrages qui ont inspiré notre approche théorique et méthodologique.

Par ailleurs, les théories sociales de Henri Laborit constituent également un support non négligeable à l'analyse du roman que nous avons faite. Complémentaires à la schizo-analyse¹², ces théories nous ont principalement servi, au premier chapitre, dans l'identification du calque.

L'objet de notre étude se ramènera donc à trois chapitres. En plus de reconstituer le puzzle de Gros-Câlin, comme nous l'avons dit, ces trois chapitres nous permettront de rendre compte de l'interaction des forces contradictoires dans le roman. Le premier chapitre dégagera la ligne molaire et circonscrira le plan d'organisation. Le second chapitre s'attachera au contraire à la ligne moléculaire et définira le plan de consistance. Dès lors, toutes les pièces du puzzle en place, nous serons à

¹²Cf. Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, pp. 249-250.

même de suivre les mouvements du texte selon cinq régions d'intensités (cinq plateaux), chacune de ces zones étant le théâtre où s'expriment des forces de pouvoir et de non-pouvoir.

Enfin, il convient d'ajouter cette dernière précision. Le roman Gros-Câlin présente une difficulté particulière au niveau de l'expression. Cette question étant au cœur de notre analyse, il nous est apparu justifié d'inclure, en annexe à ce travail, un document à cet effet. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un lexique mais plutôt d'une liste d' "ajarismes"¹³ que nous avons dressée. Cet appendice, nous l'espérons, marquera des points de repère essentiels au lecteur peu familier avec les romans d'Emile Ajar.

¹³ Le mot est de Romain Gary.

CHAPITRE I

CALQUE

Notre première démarche dans la reconstitution linéaire du roman consiste à dégager ce qui se rapporte au calque. C'est à partir de cette notion de la schizo-analyse, le calque, que nous identifions les premières pièces du puzzle Gros-Câlin. Le calque du socius constitue donc le point de départ de notre étude, l'entrée que nous choisissons pour aborder ce roman. Dans Gros-Câlin, cela signifie suivre les allées et venues de Cousin. Suivre les traces du personnage principal, c'est-à-dire rendre compte de son investissement libidinal (désir) dans le socius, mais surtout en faire ressortir les heurts, les empêchements du désir, les segments durs, bref, en montrer les lignes molaires qui le traversent.

Chez Deleuze et Guattari, l'absence de combat caractérise le calque. Celui-ci se présente en effet comme un fonctionnement mécanique, comme une machine bien huilée. Même s'il impose sa loi — ou ses lignes molaires —, le calque n'est pas un lieu de lutte. Au contraire, il s'agit d'un monde déjà donné, déjà là, dans lequel on entre sans vouloir rien y changer. Les individus qui s'y soumettent vivent supposément heureux et sans

problèmes¹. Cette vie ne fait cependant que suivre un processus de répétition. C'est un type de vie qui va du même au même sans jamais rien créer de neuf.

Le roman Gros-Câlin soulève d'abord le problème des rapports entre le personnage principal et son environnement social. Les contraintes que la société exerce sur Cousin apparaissent lors des rencontres de l' "autre" sous toutes leurs formes, c'est-à-dire l'ensemble du monde extérieur au héros: lois ou conventions sociales, jugements de valeur (émis, par exemple, par un confrère de travail), rencontre du supérieur hiérarchique, arguments de la publicité, articles de journaux, réflexions d'un passant ou d'un passager du métro, etc. Faut-il encore ajouter que l'environnement auquel Cousin est confronté "se dilue dans l'irresponsabilité des pressions sociales sans visages, ou se personnifie au contraire dans un mot, capable ensuite de déclencher toute l'agressivité insatisfaite²." Dans cette interaction du personnage et de son milieu, quatre passages retiennent notre attention; ce sont les rencontres successives de l'abbé Joseph, de l'intellectuel Tsourès, du commissaire de police et du ventriloque Parisi.

¹"Pour vivre heureux et sans soucis, il suffisait de se débarrasser de l'espoir et de l'amour du prochain. C'était ce qu'on appelle la paix de l'esprit, en langage d'homme." Cf. Romain Gary, La Tête coupable, Paris, Gallimard, 1968, p. 119.

²Henri Laborit, L'Homme imaginant, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1970, p. 132.

L'adoption du python marque le début du roman. Auparavant, Cousin ne soulève aucun problème. Il se contente de suivre la masse démographique et ne se distingue guère de ses semblables. Il n'est, jusqu'à cette acquisition du python, qu'un élément anonyme de la société³. En adoptant Gros-Câlin, Cousin quitte l'anonymat et se détache du calque social. Il se dégage en quelque sorte du tracé molaire que la société lui réserve pour y substituer sa ligne moléculaire.

Tout le roman gravite, en un sens, autour des pérégrinations de Cousin en quête de réponses aux questions soulevées par la présence du python. Encore que le reptile ne soit que l'expression imagée d'une préoccupation fondamentale chez Gary, c'est-à-dire l'homme. L'animal est en effet une métaphore qui permet à Gary de soulever la question de l'homme et de sa place dans le monde. Ce python représente en fait une prise de conscience⁴ pour le personnage central. On le voit, il ne s'agit pas tant de l'apprivoisement d'un reptile que de celui de l'homme. Cette bête (ou cet homme) oscillera toujours entre deux

³D'ailleurs, ce n'est pas un hasard, à notre avis, si le personnage de Cousin travaille dans les statistiques. Cousin dit: "[...] je suis dans les statistiques et il n'y a rien de plus mauvais pour la solitude. Lorsque vous passez vos journées à compter par milliards, vous rentrez à la maison dévalorisé, dans un état proche du zéro." Cf. Gros-Câlin, p. 57.

⁴"J'avais fait appel à son art [le ventriloque Parisi] il y a quatre ans, alors que je n'avais pas encore fait ma prise de conscience et que Gros-Câlin n'était donc pas entré dans ma vie." Cf. Gros-Câlin, p. 91. "Je note ici [...] que les pythons ne sont pas vraiment une espèce animale, c'est une prise de conscience." Cf. ibid., p. 121.

extrêmes irréconciliables, d'une part, la bête attachante — bête qu'il nomme fort judicieusement Gros-Câlin — et, d'autre part, l'animal terrifiant qui broie sa victime avant de l'avaler. C'est dans cette perspective des deux extrêmes que toute la problématique du python — et, il va de soi, celle de l'homme — se présente.

En présence du python, Cousin doit faire face à un problème important, celui des lois de la nature. Cousin apprend assez vite que ce n'est pas tout d'adopter un reptile, il faut tôt ou tard lui donner à manger. La situation se complique lorsqu'il apprend que les "pythons en captivité se nourrissent uniquement de proies vivantes ." Malgré la répugnance qu'un tel comportement inspire, Cousin se procure une petite souris blanche. Malheureusement, dès qu'elle se retrouve au creux de sa main, elle prend brusquement "un aspect personnel important"⁵. C'est ainsi qu'il se retrouve accablé par un dilemme insurmontable, devant nourrir son python mais ne pouvant se résigner à jeter en pâture l'innocente petite souris. Impuissant devant un tel problème, il va demander des réponses à la société. Tout au moins, espère-t-il une quelconque aide extérieure⁶ de son entourage.

⁵Gros-Câlin, p. 11.

⁶L' "aide extérieure" est une idée qui revient souvent chez Romain Gary, non seulement dans Gros-Câlin mais aussi dans plusieurs autres romans. Par exemple, dans Adieu Gary Cooper, le thème de la Mongolie extérieure exprime cette même idée. Cf. Romain Gary, Adieu Gary Cooper, Paris, Gallimard, p. 117 (entre autres).

Il rencontre d'abord le curé de la paroisse. Cousin court se confier au père Joseph qui réagit plutôt mal. D'entrée, le comportement bizarre et les idées insolites de Cousin ébranlent le prêtre: "On n'a pas idée de s'attacher à un reptile..."⁷ Cousin s'entête tout de même à faire part de son problème à l'abbé et décide de lui exposer son dilemme. Le père Joseph se fait plutôt pratique. Pour éviter le problème posé par les lois de la nature, il recommande l'achat de souris en grande quantité. Ancien aumônier pendant la guerre, il conseille à Cousin d'éviter les rapports personnels avec la souris car — c'est bien connu — il est plus facile de tuer quand on ne connaît pas sa victime⁸. Ou bien encore, il suggère de faire nourrir la bête par quelqu'un d'autre, la femme de ménage par exemple.

En résumé, le prêtre propose à Cousin d'éliminer tout contact personnel et, au besoin, de confier le travail à quelqu'un d'autre. Cela n'est pas sans rappeler l'exergue au roman où, à propos de l'avortement, l'Ordre des Médecins précise qu'il dé-

⁷Gros-Câlin, p. 20.

⁸Comparons ces deux passages. Dans Gros-Câlin, Gary écrit: "On tue plus facilement de loin sans voir qui c'est, que de près. Les aviateurs, quand ils bombardent, ils sentent moins. Ils voient ça de très haut." Cf. Gros-Câlin, pp. 49-50. D'autre part, Henri Laborit écrit dans l'Eloge de la fuite: "Aujourd'hui, un bombardier largue ses bombes d'une telle hauteur qu'il ne peut observer le détail effrayant de leur explosion et ne peut nullement en être impressionné." Cf. Eloge de la fuite, p. 155.

sire voir "cette besogne [...] pratiquée par un "personnel d'exécution particulier" et dans des "lieux spécialement affectés: les avortoirs⁹." Le prêtre, tout comme l'Ordre des Médecins, préfère voir ce travail accompli par quelqu'un d'autre et ainsi ne pas être témoin de la souffrance.

Trouvant l'attachement de son paroissien pour un reptile franchement saugrenu, l'abbé Joseph suggère à Cousin d'adopter Dieu plutôt qu'un animal, de se choisir une jeune femme et de fonder une famille:

Epousez une jeune femme simple et travailleuse qui vous donnera des enfants et alors, les lois de la nature, vous n'y penserez même plus, vous verrez¹⁰.

Mais, fonder un foyer, n'est-ce pas — pour Cousin du moins — oublier le problème que le python soulève et capituler devant les lois de la nature et, ce faisant, devant la société? Dans ce cas, Cousin n'a plus qu'à rentrer dans le rang et se plier

⁹Cette citation est extraite des grands journaux parisiens du mois d'avril 1973. A cette époque, l'Ordre des Médecins s'oppose à l'avortement. Les circonstances dans lesquelles cette dénonciation de l'avortement survient ont l'heur de soulever la colère de Gary. Il s'en explique dans la longue interview qu'il accorde à François Bondy quelque temps plus tard. "J'ai horreur, dit-il, du mensonge pieux, en matière de morale, je ne suis pas pour le trompe-l'œil. Je ne crois pas qu'en fermant les bordels on prouve qu'on n'est pas soi-même une pute. [...] Cela relève d'une morale — caviar, d'un christianisme sans humilité, sans pitié et qui ignore la chambre de bonne. Le "caractère sacré de la vie" cela veut dire d'abord: quelle vie, quelle chance données? Il y a des conditions de vie où le "caractère sacré de la vie" c'est du génocide..." Cf. Romain Gary, La Nuit sera calme, Paris, Gallimard, coll. L'Air du temps, 1974, pp. 9-10.

¹⁰Gros-Câlin, p. 50

aux conventions sociales.

L'abbé conseille de se soumettre, d'accepter les solutions toutes faites et les modèles à suivre. il prescrit donc à Cousin un comportement qui ne remet pas en cause le socius. D'ailleurs, quand Cousin confie au prêtre que la "nature est mal faite"¹¹, celui-ci le sermonne et lui signifie aussitôt de "se mêler de ce qui [le] regarde"¹². L'abbé n'entend pas discuter du bien-fondé ou non des lois de la nature. Il s'accommode bien de cet état de choses et il ne compte pas tout remettre en question. Pour l'ecclésiastique, les problèmes qu'expose Cousin ne se posent tout simplement pas.

Mais Cousin ne se satisfait pas du point de vue de l'abbé Joseph. Par son anticonformisme, son souci d'être personnel et de se prendre en main, c'est-à-dire de tracer sa propre carte, il ne peut se résoudre à suivre des lignes de conduite déjà toutes tracées. Dans son exubérance, Cousin se frotte au fonctionnement impérieux de la machine sociale qui impose ses conventions. Cousin est rabroué. Il s'était pourtant adressé au père Joseph, à l'homme. Un curé lui a répondu¹³.

Insatisfait des réponses que lui a fournies le prêtre,

¹¹Gros-Câlin, p. 19.

¹²Ibidem, p. 19.

¹³"Il [l'abbé Joseph] était sensible à mes égards et très touché, parce qu'il avait compris que je ne le recherchais pas pour Dieu, mais pour lui-même. Il était très susceptible là-dessus." Cf. Gros-Câlin, p. 14.

Cousin s'adresse à son voisin de palier, l'intellectuel Tsourès. Mais, à bien des égards, la rencontre avec Tsourès redouble celle du père Joseph. Cousin s'attend, par exemple, à ce que Tsourès, d'ordinaire sensible aux grands désastres humains, s'émeuve de sa situation (au sens où l'on dit "la situation en Ethiopie", pour reprendre une certaine logique de l'expression propre à Ajar); or, il se heurte tout au contraire à un homme plutôt froid. Le malheur personnel de Cousin ne parvient pas à remuer l'autre. Tsourès s'occupe plutôt de catastrophes qui prennent un peu plus d'envergure. Comme Cousin le signale si justement: "Il y a des gens qui saignent seulement à partir d'un million [de victimes]¹⁴"; et Tsourès est bien de ceux-là. Les masses l'intéressent plus que les hommes. Pour lui, le problème de Cousin n'existe pas. il n'y a qu'à donner la souris à manger au python selon les lois de la nature. Dès lors, Cousin s'aperçoit que, à l'instar du père Joseph, Tsourès demeurera insensible à son dilemme. L'intellectuel a d'autres soucis, d'autres préoccupations plus importantes que les histoires un peu abraca-dabrantes de son voisin¹⁵.

Bien entendu, Tsourès dénonce les excès de la société et des hommes. Mais, de plain-pied dans cette société, il ne compte

¹⁴Gros-Câlin, p. 119.

¹⁵En yiddish, "tsourès" signifie souci, problème, préoccupation. A ce propos, cf. Romain Gary, La Danse de Gengis Cohn, Paris, Gallimard, 1967, p. 23 et autres.

plus les victimes que par centaines de milliers. Le problème soulevé par Cousin ne fait socialement pas le poids puisque l'intellectuel ne trouve meilleur conseil à donner que de "tenir bon"¹⁶. La situation difficile qu'affronte Cousin n'est pas assez importante pour qu'on daigne s'y intéresser. Si le problème de Cousin était aussi celui de centaines d'autres, peut-on croire qu'il susciterait quelque intérêt aux yeux de Tsourès. Tout comme le père Joseph, Tsourès évite de se pencher sur le malheur de Cousin. Il prend en définitive la part du conformisme social contre le subjectivisme de Cousin.

En outre, de cette rencontre de Tsourès surgit l'idée que, pour un individu comme Cousin qui cherche à sortir des sentiers battus, les rapports personnels avec les autres humains se compliquent. Car, comme Deleuze et Laborit nous l'enseignent, la société domine les individus et trace pour eux un calque. L'intellectuel Tsourès, par exemple, mène une vie engagée — comme on l'entend après la deuxième guerre. Il ne cesse de signer protestations, pétitions, appels au secours et manifestes d'intellectuels. Tant et si bien qu'il devient avec le temps, comme l'affirme Cousin, "une sorte de guide Michelin moral"¹⁷. Cousin croit à la lutte de Tsourès "pour un environnement favorable à la venue du monde"¹⁸, c'est-à-dire au combat pour changer le

¹⁶Cf. Gros-Câlin, p. 136.

¹⁷Ibid., p. 118.

¹⁸Ibid., p. 129.

monde, à l'avènement d'un monde meilleur. Mais, victime de son image sociale, Tsourès ne devient qu'un calque de lui-même. Au fil des années, ses dénonciations se transforment en habitude. Tsourès devient partie intégrante de la société dont il dénonce les excès selon un rituel indéfectible. Chaque désastre commande un appel au secours, chaque imposture politique appelle nécessairement une dénonciation. etc. Chacune de ces pétitions semble soulager la conscience de ce témoin des pires atrocités du genre humain. Cousin, pour sa part, ne peut trancher aussi aisément le nœud gordien qui l'accable. A son problème bien particulier, il n'a pas encore développé de réflexe aussi mécanique pouvant libérer sa conscience.

A la lumière de ce passage, nous pouvons nous demander comment Tsourès aurait pu infléchir davantage le cours des événements. N'aurait-il pas accompli plus en prêtant attention à Cousin qu'en signant de nombreuses pétitions? Travailler à l'échelle des grands ensembles comme Tsourès s'y efforce est sûrement remarquable; toutefois, faut-il reconnaître que la bonne conscience (Nietzsche aurait dit les "chaussettes de l'esprit") que cela procure à Tsourès aveugle ce dernier dans ses gestes quotidiens. D'ailleurs, cette société dans Gros-Câlin recèle bien quelque aspect nietzschéen. L'opposition que l'on retrouve entre Cousin et la société l'entourant (ou entre Cousin et le calque) se compare à celle que Nietzsche établit dans Ainsi parlait Zarathoustra entre, d'une part, l'homme noble

et, d'autre part, les gens de bien ou les justes:

Et garde-toi des gens de bien et des justes! Ils aiment crucifier ceux qui s'inventent leur propre vertu, — ils haïssent le solitaire¹⁹.

La rencontre entre Cousin et le commissaire de police n'est pas foncièrement différente des deux précédentes. Elle confronte toujours l'aspect hétérogène et homogène des choses; confrontation qui, du reste, ne trouve jamais de moyen terme. A l'instar des deux autres, les propos du commissaire de police s'appuieront sur le calque, c'est-à-dire sur des considérations d'ordre collectif, et jamais sur le problème individuel de Cousin. Peut-il en être autrement? Car le rôle dévolu à la police consiste précisément à faire respecter les règles de la majorité, à assurer l'homogénéité et maintenir l'ordre pour le mieux-être et la meilleure stabilité de la société. Aussi, face à Cousin, le commissaire s'en tiendra-t-il à son rôle de policier.

Cette société envahissante ne concède rien à Cousin. Deux incidents de même nature le mènent au commissariat de police. L'apparition soudaine du python (en premier lieu à madame Niatte, la femme de ménage et, en second lieu, à madame Champjoie du Gestard, une voisine) provoque l'ahurissement et l'effroi dans l'entourage du personnage principal. Accusé des écarts commis par son animal, Cousin doit s'en expliquer comme s'il s'agissait

¹⁹Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris Gallimard, coll. Idées, 1971, pp. 85-86.

de lui. A chaque occasion, la manifestation de Gros-Câlin donne lieu à une prise de contact brutale entre l'univers personnel de Cousin et celui de la société en général, entre l'hétérogène et l'homogène.

Non seulement Cousin éveille-t-il les soupçons parmi son entourage, mais il fait naître chez le policier les plus vives inquiétudes. Et c'est normal car Cousin n'assume aucune limite ni ne semble admettre aucune contrainte. Tout se déroule comme s'il nourrissait une aptitude insatiable à se plier aux conventions sociales, même jusqu'à l'absurde. Il confie, par exemple, au policier qu'il se procure une vignette chaque année même s'il ne possède pas de voiture²⁰ ou, encore, il invite, en plein interrogatoire, le commissaire à l'accompagner au Louvre. Cette attitude insolite a de quoi étonner le gendarme, accoutumé, comme il se plaît à le répéter, à un monde qui "tient par routine

²⁰"J'achète chaque année la vignette pour sentir que je vais bientôt avoir une voiture, pour l'optimisme." Cf. Gros-Câlin, p. 47. Cette remarque de Cousin n'est pas sans rappeler une anecdote que Gary raconte dans La Nuit sera calme. A Paris, Gary vit rue du Bac. Il a l'habitude de prendre deux ou trois cafés, chaque matin, dans les bistrots des alentours. Un jour, un type vêtu d'un pardessus entre dans le café et présente à la caisse son billet de loterie. Billet perdant, bien entendu. Une demi-heure plus tard, selon ses habitudes, l'écrivain se trouve dans un autre café non loin. Le même type entre et demande à nouveau à vérifier si son billet ne serait pas le bon... "Quand on lui dit dans un tabac et puis dans un autre que son numéro est perdant, mon bonhomme reprend son billet et va dans un autre tabac, et puis dans un quatrième: des fois qu'il y aurait un miracle, qu'il serait gagnant malgré tout, des fois qu'il y aurait une justice, quoi... Ce n'est pas du merveilleux, ça? C'est d'un très grand auteur, ça, du plus grand... C'est du cinéma, du roman, bref, c'est la vie... Il n'y a pas de différence, c'est le même matériau que l'on modèle ou qui se modèle lui-même." Cf. La Nuit sera calme, pp. 247-248.

et par habitude²¹". L'inquiétude, voire la peur, que ressent le policier reste bien différente de l'émotion qu'il éprouverait face à un criminel. Dans ce dernier cas, il saurait à quoi s'en tenir. Il aurait affaire à des comportements connus. Mais, dans l'esprit du commissaire, Cousin vit dans un autre univers.

Ces trois personnages, surgissant du socius, n'offrent pas vraiment de consistance ni d'originalité. Dans le roman, ils ne servent qu'à illustrer des comportements sociaux, ceux admis par des majorités. Rarement, parlent-ils en leur propre nom. Ils préfèrent suivre les lignes déjà toutes tracées. Ainsi, n'offrent-ils à Cousin qu'une image d'eux-mêmes, toujours la même, le calque. Lorsqu'ils s'adressent au héros, ils s'appuient tous sur une institution (l'abbé et le policier) ou sur un groupe quelconque (Tsourès et les pétitionnaires, par exemple) et rappellent des normes imposées par des collectivités. Aussi, la société qui se dessine dans le roman, dont ces trois derniers personnages sont représentatifs, devient-elle un lieu où "les rapports humains [ne sont] plus que des frottements démographiques"²², tous

²¹Cf. Gros-Câlin, p. 164 et cf. aussi ibid., pp. 73, 172, 218 et 220.

²²Dans Gros-Câlin, les hommes n'arrivent pas à se parler. Ils ne font que se croiser. Dans cette perspective, les rapports humains se transforment en simples "frottements démographiques". A l'idée générale de "démographie". Cousin ajoute celles de la rentabilité ("pour que ce soit rentable, il faut que ce soit démographique") et de l'abondance ("la société d'abondance démographique"). Ironiquement, il évoque aussi le "droit sacré à la vie démographique" et précise que le "fœtusisme est démographique" (cf. second chapitre, page 51). En outre, le personnage se décrit comme une "retombée démographique" et "un emmerdeur démographique". Cf. Gros-Câlin, pp. 58, 112, 119, 125 et 156.

les "vrais" problèmes se [chiffrant] par millions, à partir d'une classe, d'une race, d'une nation²³."

Il est, par ailleurs, intéressant de noter que, très souvent dans Gros-Câlin, les amitiés entre les hommes n'arrivent pas à se nouer. Deux scènes mettent en relief la difficulté que les hommes éprouvent à dépasser "les frottements démographiques". C'est d'abord celle de la dame au perroquet que Cousin rencontre dans un café. Dans ce passage, elle remet à Cousin un carton des Ames sœurs, un service téléphonique chargé de s'intéresser et de penser aux plus démunis. Incapables d'être à l'écoute des plus malheureux, les hommes doivent recourir à une organisation qui distribue, comme un service professionnel, les bons sentiments et les encouragements à ceux qui en ont besoin. Dans la même veine, la scène des aveugles nous en dit un peu plus long: ceux qui croient aider se leurrent²⁴. Dans les deux scènes, il y a méprise. Le service profite bien plus à celui qui le rend qu'à celui qui devait être aidé!

Ce tableau des principaux personnages peuplant l'univers de Cousin resterait incomplet sans évoquer l'imposture de la

²³Romain Gary, Adieu Gary Cooper, p. 192.

²⁴Dans cette scène, Cousin, qui cherche toujours un contact humain, se poste devant l'Institut des Aveugles. Chaque soir, à la sortie des aveugles, Cousin s'empare de l'un d'entre eux et l'aide à traverser la rue. Mais, un jour, un des aveugles s'aperçoit du manège et chasse "le bon Samaritain" en lui criant: "Allez faire vos besoins ailleurs!" (Cf. Gros-Câlin, pp. 122-123.) Par ailleurs, ce thème du service rendu qui profite surtout à celui qui le prodigue sera repris dans le dernier roman d'Emile Ajar, L'Angoisse du roi Salomon.

ventriloquerie. Mieux que tout autre, l'épisode du ventriloque illusionniste M. Parisi illustre dans quelle mesure les rapports humains sont réduits à de piètres faux-semblants. Parisi, autrefois célèbre prestidigitateur, aujourd'hui ventriloque aux allures de psychothérapeute, colmate les fuites de la société. Il guérit, recycle, reconditionne, récupère et remet en circulation les "épaves" qui viennent s'échouer chez lui. A toutes ces personnes, l'artiste enseigne comment prêter parole aux objets "inanimés" et ainsi obtenir des réponses du monde qui les entoure. Car, selon Parisi, il est possible d'arracher des réponses au Sphinx de la société. Mais, c'est une méprise, nous le savons. Le Sphinx pose les énigmes, il ne les résout pas. Les réponses qu'on lui arrache ne sont qu'illusions: des voix intérieures semblant venir de l'extérieur. Telle est la méthode du docteur Parisi, croire à l'illusion pour mieux s'adapter à la vie en société. D'ailleurs, tout autour de Cousin, les illusions et les faux-semblants ne font que se multiplier. Cousin l'apprendra à ses dépens. Même Mlle Dreyfus, celle qu'il aime, se révélera n'être en fait qu'une prostituée.

Dans cet univers, les hommes n'atteignent jamais à de véritables dialogues entre eux. Ils se cachent toujours derrière des masques. Dans leurs habits sociaux²⁵, les hommes ne parvien-

²⁵Le "prêt-à-porter", c'est-à-dire une certaine façon de s'exprimer et d'agir en société, est un thème central de l'œuvre de Romain Gary. On retrouve cette idée dans ses romans dès la fin des années quarante, notamment dans Le Grand Vestiaire. Nous aurons à reparler de ce "prêt-à-porter" plus loin dans cette étude.

ment pas à de véritables discours humains. Cousin sait tout cela et attend que les hommes abandonnent le Grand Vestiaire des majorités. Mais, il redoute aussi cette éventualité car elle comporte une part d'inconnu et des conséquences imprévisibles. Cet inconnu l'effraie et l'attire tout à la fois. Après tout, l'espoir est de ce côté. Aussi Cousin écrit:

Au moment de la grande peur, en mai 1968 — je n'ai pas osé sortir de chez moi pendant trois semaines, à cause de l'espoir, de la fin de l'impossible, j'avais l'impression que ce n'était même pas moi, que c'était Gros-Câlin qui rêvait — j'ai vu une fois, en regardant prudemment par la fenêtre, des gens qui se rencontraient au milieu de la rue et qui se parlaient²⁶.

Au-delà des illusions que les hommes entretiennent entre eux, une règle de la majorité s'impose dans la société de Gros-Câlin. Ainsi, dans cet univers, les aspirations individuelles ne peuvent être satisfaites que dans la mesure où elles se soumettent à des considérations majoritaires. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les nombreuses allusions de Cousin à son environnement social. Allusions, disons-nous, parce que jamais le narrateur — Cousin, personnage principal — ne s'attarde à décrire cette situation sociale. Il nous la suggère plutôt par la répétition, souvent hors propos, d'un certain nombre

²⁶Gros-Câlin, p. 63. Un autre passage fait allusion à mai 68: "On me dira qu'en tirant parfois sur le bout du lacet tous les nœuds se défont comme ça d'un seul coup crrac! comme en mai 68, mais en mai 68 j'ai eu tellement peur que je ne suis pas sorti de chez moi pour aller au bureau, j'avais peur d'être sectionné, coupé en deux ou trois ou quatre comme au music-hall dans le numéro d'illusionnisme où ça fait une forte impression mais où le lacet est enfin montré exactement comme il était auparavant." (Gros-Câlin, p. 33.)

de vocables et d'expressions figées comme plein emploi, promotion sociale, expansion, surplus américain, augmentation du niveau de vie, etc²⁷. La caractéristique dominante de cette société réside en ceci qu'elle semble s'intéresser davantage aux masses qu'aux hommes. En quelque sorte, nous pourrions dire qu'elle est régie par la "loi des grands nombres"²⁸.

Cette société, en s'appuyant sur des majorités, impose nécessairement une morale du plus grand nombre. Et cette attitude, ce repli de tout un chacun sur le plus grand nombre, demeure au cœur du problème des rapports entre Cousin et les autres personnages. Car il se trouve toujours quelque part une morale, des principes ou des droits sacrés qui permettent à l'homme de se disculper et de se défilier des appels de l'humain en lui. Mais, ouvrons ici une parenthèse afin d'apporter une précision quant à la nature des problèmes de Cousin face au monde qui

²⁷Et aussi toute une série d'autres: "droits de l'Homme, main-d'œuvre étrangère, abondance des biens, immigration sauvage, valeurs immortelles, stagflation et dollar, droit sacré à la vie démographique, accession à la propriété avec crédit au logement, Napoléon guidant son peuple hors de l'Egypte, les ancêtres les Gaulois, buste de Beethoven, grévistes de chez Renault, programme commun de la gauche, Ordre des Médecins, inflation, dévaluation, dépréciation, relèvement des mœurs par la publicité, prospérité de l'avortoir, 10 millions d'usagés et d'habitues, prêt-à-porter pour aller avec l'environnement, économie et plein emploi, société d'abondance, revenu national brut avec tête d'habitant (sic), état actuel des choses, etc".

²⁸C'est en ce sens que nous définissons la société dans Gros-Câlin, c'est-à-dire comme un calque dont Cousin se détache. A ce propos, nous renvoyons le lecteur au second chapitre de notre étude, à la page 41, où le personnage s'identifie à Chaplin.

l'entoure. La citation en exergue du roman nous éclaire sur les difficultés qui le guettent. En 1973, la prise de position contre l'avortement de l'Ordre des Médecins soulève la colère de Gary, ce dont il s'expliquait dans la longue interview La Nuit sera calme:

Lorsque tu condamnes l'avortement du plus haut de ta "morale", comme le fait l'Ordre des médecins, par exemple, tout en sachant qu'un million de bonnes femmes continueront à se faire torturer chaque année clandestinement, eh bien! je dis que cette "élévation morale"-là, c'est de la bassesse²⁹.

Aussi, Cousin se méfie du discours de cette société qui n'existe que pour les majorités et les grands ensembles démographiques. C'est pourquoi il prévient, au début du roman, qu'il ne pourra employer le même langage qu'elle, langage qui serait celui de la majorité³⁰. Car s'en tenir à cet idiome-là le forcerait à se limiter à un discours conforme. Son questionnement vis-à-vis les lois de la nature, soit son questionnement sur l'homme et la société, et la recherche intérieure qui s'ensuit le gardent bien de se résigner à ce langage calqué sur des considérations majoritaires, c'est-à-dire un langage "prêt-à-porter" pour la vie en société. Comme le personnage de Lenny dans Adieu Gary Cooper, roman par plusieurs aspects très semblable à Gros-Câlin, Cousin n'a qu'une seule politique, celle

²⁹La Nuit sera calme, pp. 9-10.

³⁰Nous aurons à reparler plus longuement de ce refus du langage de la société. Cf. p. 52 et sq. de ce mémoire.

du minoritaire:

Moi, si vous venez me demander,
qu'est-ce que c'est, ta politique, Lenny,
moi, je vous dirai: ma politique, c'est la
minorité. Même que moi-même, je suis pas
autre chose: je suis une minorité³¹, la plus
petite minorité, et je le reste³¹.

Tout au long du roman, les considérations humaines et minoritaires du héros se "frottent" aux considérations majoritaires de la société. Car les personnages rencontrés par Cousin tiennent des discours majoritaires qui renvoient aux modèles que la société propose. C'est en effet ce qui survient lors des échanges successifs avec le père Joseph, l'intellectuel Tsourès et le commissaire de police. Quant aux conseils prodigués par le ventriloque, bien que plus originaux, ils ne valent guère plus que les suggestions des trois autres. A chaque occasion, on brandit à Cousin la solution du conformisme. Du reste, toutes ces rencontres décrivent le monde extérieur au personnage de Cousin (et à son python), soit une société où les considérations imposées par le calque prédominent et conditionnent l'existence. Autrement dit, ces rencontres constituent, pour le héros, de véritables empêchements du désir³². Les quatre personnages ne proposent en définitive que des attitudes majoritaires, évitant toujours et de façon systématique le dilemme personnel de Cousin.

³¹Adieu Gary Cooper, p. 230.

³²Le désir ne concerne pas, chez Deleuze, un manque quelconque. Il se situe plutôt du côté de l'expérimentation, de la vie. A ce sujet, cf. Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, pp. 107-108.

Dans sa quête de réponses, Cousin ne rencontre pas vraiment d'hommes mais plutôt des ombres, des fantômes, des simulacres d'hommes, des calques. Ce n'est pas en effet à l'abbé Joseph, à l'intellectuel Tsourès, au commissaire et à M. Parisi, aux hommes, que Cousin a affaire mais aux professionnels. Cousin, ne trouve sur son chemin que des "professionnels", que des hommes jouant des rôles³³. Il s'adresse aux hommes, mais il se voit confronté à tout un véritable "Vestiaire". A la fin des années quarante, Romain Gary évoque d'ailleurs ce thème en écrivant Le Grand Vestiaire. "Le titre veut dire des vêtements avec personne dedans. Une garde-robe, un prêt-à-porter, avec absence de caractère humain à l'intérieur³⁴."

C'est bien de cette société-vestiaire qu'on parle dans Gros-Câlin. La clef nous en est d'ailleurs donnée au tout début

³³Le biologiste Henri Laborit décrit ainsi les rapports humains — les "frottements démographiques" — en société: "Dans notre monde, ce ne sont pas des hommes que vous rencontrez le plus souvent, mais des agents de production, des professionnels. [...] Ils s'appuieront sur un groupe ou sur une institution. [...] Ce sont les confréries qui s'attaquent aujourd'hui à l'homme seul [...] Si vous vous promenez seul dans la rue, vous ne rencontrez jamais un autre homme seul, mais toujours une compagnie de transport en commun. Quand il vous arrive cependant de rencontrer un homme qui accepte de se dépouiller de son uniforme et de ses galons, quelle joie! L'Humanité devrait se promener à poil, comme un amiral se présente devant son médecin, car nous devrions tous être les médecins des autres." (Eloge de la fuite, p. 30.) Pour sa part, Cousin précise: " [...] ce n'est pas le papier d'emballage qui compte et moi, je crois à l'intérieur. Je cherche à garder un ton nudiste, ~~humain~~, démographique." (Gros-Câlin, p. 135.)

³⁴La Nuit sera calme, p. 40.

du roman:

J'ai entendu une fois mon chef de bureau dire à un collègue: "C'est un homme avec personne dedans." J'en ai été mortifié pendant quinze jours. Même s'il ne parlait pas de moi, le fait que je m'étais senti désemparé par cette remarque prouve qu'elle me visait [...]³⁵

Or, Cousin, qui réproouve cette société, ne rencontre toujours que des gens ayant revêtu le "prêt-à-porter", des "hommes avec personne dedans", c'est-à-dire ceux qui ont fait leur le discours du Grand Vestiaire social.

Sous le regard de Cousin, la ville de Paris apparaît comme un "agglomérat de dix millions de choses, d'usagés ou d'habitués" et un lieu désigné comme "existoit"³⁶. Le monde se résume alors à un "immense vestiaire plein de défroques aux manches vides, d'où aucune main fraternelle ne se [tend]³⁷." La société existe pour elle-même avant d'exister pour les hommes. Aussi, porte-t-elle très peu d'égards aux aspirations personnelles de chacun de ses individus. Elle ne s' "ajuste" pas à leurs besoins; il revient plutôt aux individus de s' "ajuster" à elle.

³⁵Gros-Câlin, p. 14.

³⁶Emile Ajar invente ce mot - "existoit" - pour décrire son environnement. Le mot est formé à partir du verbe "exister" et du nom qui désigne l'endroit où l'on pratique les avortements, l' "avortoir". Pour l'essentiel, le personnage considère son monde comme un lieu où on ne fait qu'exister et où toutes les aspirations - la vie, le désir - restent insatisfaites. Cousin parle quelquefois, en parodiant les grands journaux et les politiciens, de la "prospérité de l'avortoir".

³⁷Cf. Romain Gary, Le Grand Vestiaire, Paris, Gallimard, 1949, pp. 187, 188 et 195.

Or, c'est là tout le problème de Cousin et de son python:

Je ne veux pas être ajusté à l'environnement, je veux que l'environnement soit ajusté à nous³⁸.

La recherche du héros ne se satisfait pas du discours en "prêt-à-porter" que la collectivité offre. C'est, par ailleurs, tout le sens de l'épisode du ventriloque Parisi qui, tel un psychothérapeute, permet à ses élèves/patients de s'ajuster à leur environnement. Ainsi, faut-il s'étonner quand Cousin observe, à la fin de son stage chez le ventriloque, que la vie ressemble parfois à un film en version doublée:

J'ai parfois l'impression que l'on vit dans un film doublé et que tout le monde remue les lèvres mais ça ne correspond pas aux paroles. On est tous post-synchronisés et parfois c'est très bien fait, on croit que c'est naturel³⁹.

Dans une interview qu'il accorde à l'émission Propos et Confidences, Romain Gary souligne:

J'ai l'impression d'avoir été vécu par ma vie, d'avoir été objet de vie plutôt que de l'avoir choisie⁴⁰.

Le personnage de Cousin exprime ce même sentiment. Il refuse cette vie qui fait de lui un objet plutôt qu'un sujet. Pour lui, seul son épanouissement compte. C'est pourquoi il refuse toute

³⁸Gros-Câlin, p. 116.

³⁹Ibid., p. 117.

⁴⁰Jean Faucher (réalisateur), Propos et Confidences de Romain Gary, 4e émission: Le sens de ma vie, Montréal, Société Radio-Canada, 1980. (Enregistrement magnétoscopique)

part d'aliénation que les collectivités et la vie en société font nécessairement subir⁴¹.

Cousin vit dans un univers qui n'offre que des impasses. Jamais la moindre de ses aspirations n'arrive à se concrétiser. Des lignes se tracent puis meurent. A chaque rencontre qu'il fait, son désir se retrouve "impuissanté". Ce monde aux impasses permet certes l'avenir à celui qui s'y soumet mais sûrement pas le devenir, à tout le moins celui de Cousin. Toutefois ces impasses restent utiles en tant que parties du rhizome Gros-Câlin⁴². Car il ne s'agit pas tant d'interpréter ces impasses que de montrer comment autour d'elles tout le rhizome s'organise, bref, d'établir une politique de Gros-Câlin.

Cette politique ou cette entreprise du personnage central consiste à opposer ses aspirations personnelles à l'ensemble de la société et ainsi parvenir à se défaire du "prêt-à-porter" que la collectivité impose ou, selon la phrase de Kafka, "briser les rigueurs décrétées contre l'homme".

⁴¹"Toute vie en société est aliénante et oppressive pour l'individu, à quelque classe qu'il appartienne." Henri Laborit, L'Homme imaginant, p. 102.

⁴²Dans son approche schizo-analytique, Gilles Deleuze montre qu'une impasse, tout comme une ligne de fuite par exemple, fait partie du rhizome. Deleuze et Guattari écrivent dans Kafka qu'une "impasse est bonne, en tant qu'elle peut faire partie du rhizome." Dès lors, la démarche de Cousin consistera à "ouvrir l'impasse, [à] la débloquer." Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, Kafka: pour une littérature mineure, pp. 9 et 19.

Les rapports entre Cousin et la société se nouent difficilement. Sa prise de conscience lui fait entrevoir le monde comme un existoir. Les hommes qui l'entourent ne sont encore que des humains à l'état "fœtal", des pré-hommes. Pour lui, comme pour le philosophe Michel Foucault, l'homme reste une invention toute récente. Pourtant l'Homme — ce nouvel homme et donc ce nouvel ordre des choses — doit bien se trouver quelque part, se dit-il. Inlassablement, il repart à la recherche d'un être différent, d'un homme qui ne se conformerait pas tout à fait aux rigueurs de l'existoir. Un espoir dont la source ne se tarirait pas. Mais, la route du surhumain, semblable à celle que Nietzsche avait déjà annoncée, demeure bloquée par les majorités. Les véritables humains se font rares en société. La foule les cache bien. Malgré tous les obstacles que la démographie dresse, Cousin demeure à la recherche d'un humain différent, de celui qui sera sensible à son problème. L'arrivée de cet être pourrait signifier le bouleversement du monde, l'instauration d'un nouvel ordre des choses. Cousin croit que l'homme se fera et que le monde peut encore être changé.

Dans l'immédiat politique de Gros-Câlin, les rapports sont cependant réduits à des faux-semblants, à de banals "frottements". Sans grand rapport avec la réalité de l'environnement, les discours des hommes n'y sont plus que des "prêt-à-porter" qu'on enfile selon les occasions. L'humanité entière est ainsi remise au Vestiaire. Dans cet univers, même le service rendu

aide surtout celui qui le rend. Pour Cousin, la vie en société n'en est plus une. Tout au plus, est-elle un vague pressentiment humain. Pourtant, Cousin ne désespère pas. Nous montrerons dans les pages qui vont suivre comment, loin de lâcher prise, il oppose au monde sa singularité et laisse ainsi une porte entrouverte à tous les possibles.

CHAPITRE II

CARTE

Il convient de distinguer deux espaces dans Gros-Câlin. D'abord, celui de la société que nous nous sommes attardés à décrire au premier chapitre — essentiellement tourné vers le calque. Ensuite, un second espace tout à fait personnel, relié à une expérience, celle du héros et qui concerne surtout la carte. Loin de se conformer à son environnement, Cousin mène plutôt une "existence [de] spontanéité qui cherche à se dérober à toute formalisation brutale, à toute régularité mécanique¹". En fait, sur ces deux espaces s'affrontent les considérations personnelles de Cousin et les grandes orientations de la société.

Cousin vit d'abord dans ce premier espace. Il y mène une vie qu'on peut qualifier de normale. Simple employé de bureau, il essaie comme tout le monde de "tirer son épingle du jeu", c'est-à-dire d'assurer son avenir et sa carrière malgré les aléas parfois désagréables de la vie. Mais, il reste profondément insatisfait de la vie dans cette société. Il n'y est pas

¹ Armand Guilmette, Gilles Deleuze et la modernité, p. 27.

chez lui². Il s'y sent étranger car ce sont toujours des collectivités qui imposent leurs vues, leurs lois ainsi que leur façon de penser:

C'est pas la peine de discuter avec la
démographie, c'est bête, c'est aveugle, ça
déferle, ça vous écrase³.

Henri Laborit, dans ses essais, pose ainsi le choix qui s'offre à l'homme en réaction avec son environnement: la lutte ou la fuite⁴. Dans Eloge de la fuite, il précise que l'incapacité d'agir, c'est-à-dire de lutter ou de fuir, provoque l'angoisse et que "l'Homme [imagine] des "trucs" pour occulter cette angoisse⁵." Or, cette situation d'anxiété⁶ est précisément celle

²Le personnage de Cousin s'exprime ainsi dès les premières pages du roman: "Il faut qu'il [le python] se sente chez lui, dans ces pages." Puis, lors de la rencontre avec son patron, il ajoute: "Je ne suis pas chez moi [...] je n'ai pas été programmé. [...] Je ne suis pas chez moi, parce que je n'y suis pour rien." (Gros-Câlin, pp. 18, 196 et 197.)

³Romain Gary, Adieu Gary Cooper, p. 12.

⁴Cf. Henri Laborit, L'Homme imaginant, p. 128 et sq., et aussi Eloge de la fuite, p. 43.

⁵Eloge de la fuite, p. 86.

⁶Pour Cousin, la peur et l'angoisse peuvent provoquer la naissance chez les "prématurés", c'est-à-dire l'apparition d'un humain parmi les hommes. Trois passages nous renseignent sur ce fait. D'abord, à la page 90 de son traité sur les pythons, le roman Gros-Câlin, le personnage écrit que "les angoisses prénatales sans aucune raison définie sont les plus profondes, les plus valables, les seules qui sont dans le vrai. Elles viennent du fond du problème." A la page 140, il ajoute: "Je fus pris d'une telle terreur que je crus pendant quelques instants que j'allais naître, car il est de notoriété que parfois des naissances se produisent sous l'effet de la peur." Enfin, il précise à la page 187: "L'angoisse doit être à tout prix encouragée chez les prématurés dans un but de naissance. On peut naître de peur, c'est bien connu."

où Cousin se retrouve coincé.

Tous les personnages qu'il rencontre jusqu'ici ne sont que l'expression du conformisme, des préjugés et ne reproduisent que les lois socio-culturelles de l'environnement. Un personnage toutefois fait exception. Cousin constate qu'il n'est pas le seul à aspirer à un monde différent. Le garçon de bureau entrevoit lui aussi l'aube d'un jour nouveau. Tout au long du roman, il invite Cousin à partager son action politique. On reconnaît dans ce personnage le militant de gauche dont la réflexion débouche sur une "praxis" sociale, soit l'engagement politique. Il participe à toutes les manifestations et distribue de nombreux tracts. Son cheminement ressemble à celui de Cousin. Las de son espace extérieur, il désire révolutionner cette société dont il ne tire que peu de satisfaction.

Là s'arrête cependant la comparaison, puisque Cousin refuse, lui, l'engagement politique. Cette voie ne constitue pas, pour lui, une issue. Les changements politiques ne sont dans son esprit que "des histoires de mues"⁷ et du "pareil au même"⁸. Car il ne s'agit toujours que de remplacer une majorité par une autre. C'est pourquoi, en faisant allusion aux manifestations auxquelles le garçon de bureau participe, Cousin souligne qu'il préfère s'occuper de deux mètres vingt (la taille de son python) que de trois kilomètres (la longueur de la queue des participants à la

⁷Gros-Câlin, p. 41.

⁸Ibid., p. 89.

manifestation). Il entend s'adresser à l'homme dans un rapport individuel plutôt que collectif. C'est ce qu'il appelle "la dimension Gros-Câlin". Quant aux propositions de son camarade de travail, ne croyant guère aux pseudo-révolutions de masses, Cousin les repousse discrètement.

Il n'attend pas de son python qu'il fasse une mue. Car cela n'équivaudrait, comme chez le reptile, qu'à reproduire le modèle de départ. Cousin lorgne plutôt du côté d'un véritable changement. Il compte sur une "mutation biologique"⁹ qui métamorphoserait son animal jusqu'à le faire parler d'une voix humaine¹⁰. La véritable révolution, pour lui, ne doit pas être celle des masses mais celle de l'homme. A l'instar d'autres héros des romans de Gary, Cousin recherche un homme différent, cet homme de qui le philosophe Michel Foucault dit qu'il "est une invention récente", ou bien, cet homme des "Frères humains qui après nous vivez" de François Villon¹¹. Cousin dans Gros-Câlin, comme Gary dans toute son œuvre, recherche une issue à l'homme. C'est la quête d'une

⁹Pour le biologiste Henri Laborit, la mutation correspond à la révolution (cf. L'Homme imaginant, p. 62). Pour sa part, Romain Gary affirme souvent dans ses écrits que, un jour, le cerveau humain aura aussi son 1789.

¹⁰Gros-Câlin, p. 60: "On aura compris [...] que j'attends qu'il [le python Gros-Câlin] aille encore plus loin, qu'il fasse un bond prodigieux dans l'évolution et qu'il me parle d'une voix humaine." Ibid., p. 89: "Je vous informe qu'il n'y a rien à faire. Il faudrait une mutation biologique. Les mues, c'est du pareil au même et même de plus en plus."

¹¹Gary cite régulièrement ce poème de Villon. Il lui donne cependant un sens tout particulier. Quand il reprend "Frères humains qui après nous vivez", il ajoute: "Le grand poète français François Villon [...] a prévu l'avenir, les frères humains. Qu'il y en aura un jour." Cf., entre autres, Gros-Câlin, p. 48.

marge où l'humain pourra naître chez l'homme; en somme, la poursuite d'un monde qui, suite à une profonde mutation, tiendrait un nouveau langage¹². C'est enfin l'attente d'un monde un peu plus pour les hommes et un peu moins pour les masses.

Un passage en particulier témoigne de la situation singulière de Cousin. C'est celui où la "maffia des grands nombres" traque le nombre 1 afin de lui régler son compte:

Le nombre 1 devient pathétique, absolument paumé et angoissé, comme le comique bien triste Charlie Chaplin. Chaque fois que je vois le nombre 1, j'ai envie de l'aider à s'échapper. Ça n'a ni père ni mère, c'est sorti de l'assistance publique, il s'est fait tout seul et il a constamment à ses trousses, derrière, le zéro qui veut le rattraper, et devant, toute la maffia des grands nombres qui le guettent. [...] Je vaistoujours au cinéma pour voir les vieux films de Charlot et rire comme si c'était lui et pas moi. Si j'étais quelqu'un, je ferais toujours jouer 1 par Charlot, avec son petit chapeau et sa badine, poursuivi par le gros zéro qui le menace avec cet œil rond qui vous regarde et qui fait tout ce qu'il peut pour empêcher 1 de devenir 2. Il veut que 1 ce soit cent millions, il veut pas moins, parce que, pour que ce soit rentable, il faut que ce soit démographique. [...] C'est comme ça que Charlot est tout le temps obligé de fuir, et il se retrouve seul, sans fin et sans commencement¹³.

Comme Chaplin, que Gary cite comme une de ses influences

¹²Cette recherche demeure essentiellement la même dans toute l'œuvre de Gary, recherche qu'il nomme parfois "la poursuite du bleu". Cette quête se rapporte aussi à la citation en exergue à Gloire à nos illustres pionniers, Paris, Gallimard, 1962: "Pour l'instant, l'homme n'est qu'un pionnier de lui-même."

¹³Gros-Câlin, pp. 57-58. Ce passage capital résume, à notre avis, la situation dans laquelle Cousin se retrouve au cœur de la société. Il constitue pour nous une sorte de clef au roman.

littéraires, Cousin fuit et cherche refuge "loin des bruits et de la fureur du monde"¹⁴. Pour se prémunir contre le joug des majorités et contre "l'ordre des choses" qu'elles commandent, il s'enfuit dans un espace bien à lui, son "fort intérieur" (sic), c'est-à-dire son champ d'expérience. A ce titre ce "fort" devient un appareil défensif, un abri contre la société. Ainsi, Cousin arrive-t-il à se soustraire momentanément. Marginalisation qui ne consiste pas toutefois en une capitulation. Cette retraite solitaire rappelle plutôt le "trou juif" de la Seconde guerre mondiale qui, pour de nombreux Juifs, restait la seule planche de salut devant la menace hitlérienne. C'est en outre grâce à ce refuge que la recherche du héros peut s'amorcer comme la quête d'un nouvel ordre des choses.

Mais, pour s'établir, ce "nouvel ordre" devra supplanter les lois déjà existantes. Pour ce faire, la démarche de Cousin se résume en une aspiration à un acte contre nature¹⁵. Comme le personnage de Momo dans La Vie devant soi¹⁶, Cousin cherche à défier les lois de la nature. Car, sur la thématique de fond, il n'y a pas de différence importante entre Gros-Câlin et cet autre roman. Tous deux expriment une seule et même préoccupation: la poursuite d'une marge humaine, d'un espace où les lois de la nature n'auraient aucune prise. Dans l'un, Momo refuse

¹⁴Cf. Romain Gary, La Bonne Moitié, p. 108.

¹⁵Cf. Gros-Câlin, pp. 43, 44, 45 et 215.

¹⁶Cf. Emile Ajar (pseudonyme de Romain Gary), La Vie devant soi, pp. 266 et 267.

l'inéluctable et poursuit un monde différent. Dans l'autre, Cousin regimbe devant les lois de la nature et tente de triompher d'elles:

J'avais Blondine [la souris] au creux de ma main et Gros-Câlin me tenait bien au chaud également, car il y a des possibilités [...] nous dormions ainsi tous les trois sécurisés, un véritable triomphe contre nature, avec tout ce que cela ouvre, comme perspective, horizons et fin de l'impossible [...]¹⁷

Les efforts de Cousin visent donc un bouleversement complet des lois de la nature. Cette révolution dans la nature pourrait transformer la vie, à l'intérieur de son deux-pièces, en un lieu quasi édénique, ce qui n'est pas sans évoquer le charme et la fraîcheur de certaines toiles du peintre Henri Rousseau, les célèbres "jungles" du douanier. Cette oasis au cœur de la société, Cousin l'invente comme un "rivage possible", un endroit paisible à l'écart de la jungle sociale. Dans ce paradis des temps premiers, la souris n'est plus menacée par le serpent, c'est-à-dire que le faible n'a plus à craindre le puissant.

Ce renversement des lois de la nature concerne de plus une remise en cause des comportements sociaux. Aussi dans le langage de Cousin, il ne se trouve guère de distinctions entre nature, environnement et société. Il est d'ailleurs préférable, pour bien saisir le roman, de confondre les trois termes. De la même façon, on ignorera la distinction entre Cousin et son animal.

¹⁷Gros-Câlin, p. 140.

Car, selon le désir de l'auteur, ces deux personnages ne sont l'expression que d'une seule et même réalité. Dans Chien Blanc¹⁸, Gary écrit: "Se trouver dans la peau d'un python ou dans celle d'un homme [est] un avatar tellement ahurissant que cet effarement partagé [devient] une véritable fraternité¹⁹." Ce n'est du reste pas un hasard si Cousin, que les collègues de bureau surnomment familièrement Gros-Câlin, se métamorphose à quelques reprises en python²⁰.

L'établissement du "fort intérieur" vient ainsi repousser les schèmes proposés par la société. Par son expression personnelle et originale, Cousin instaure dans son espace immédiat un nouvel ordre des choses et de nouvelles lois de la nature. Il lui est donc possible, dans ce lieu propice à son épanouissement, de mettre en branle un devenir minoritaire et d'entrevoir un triomphe sur l'avenir majoritaire de la société. Tout comme le "trou juif" pendant la guerre, ce lieu privilégié lui permet de s'accorder un répit. Cette marge joue toutefois un double rôle.

¹⁸Dans son testament littéraire, Romain Gary signale que le python Gros-Câlin se trouvait déjà dans Chien Blanc sous le nom de Pete l'Etrangleur (cf. Vie et Mort d'Emile Ajar, Paris, Gallimard, 1981, p. 39).

¹⁹Romain Gary, Chien Blanc, Paris, Gallimard, 1970, p. 13.

²⁰Gary exploite aussi ce thème de la métamorphose dans une nouvelle intitulée "Gloire à nos illustres pionniers (in Gloire à nos illustres pionniers, op. cit.). Dans cette histoire, les hommes et les femmes sont tous transformés en mutants, mi-humain et mi-reptile. Les pionniers, ces nouveaux hommes métamorphosés, attendent l'aube d'une nouvelle humanité.

En plus de protéger Cousin des excès des collectivités qui l'entourent, elle reste une terre féconde à la transformation de la société. Car tout au contraire de vouloir "tirer son épingle du jeu", la démarche de Cousin ne vise-t-elle pas à "bouleverser tous les rapports du jeu avec des épingles"²¹?

L'expérience de Cousin cherche à renverser les règles de la société et compte transformer le réel. Il ne suffit pas au héros de se contenter de rêves ou de se réfugier dans l'imaginaire. On aurait tort de croire que Cousin soit victime d'un quelconque délire de son imagination. Car, en aucune manière, ne saurait-il être question d'une fabulation quant à sa situation en société. Cousin sait à chaque instant où il en est. C'est d'ailleurs de là que surgissent tous ses problèmes. Il souffre d'une conscience aiguë de la réalité²². Car, plus que pour tout autre, la réalité dresse devant lui de véritables obstacles à ses aspirations.

Cousin, par son entreprise, oppose au pouvoir du calque le non-pouvoir de la carte, désirant de cette façon briser "les

²¹Gros-Câlin, p. 10.

²²Gros-Câlin, p. 49: "On voit donc que je sais parfaitement à chaque instant où j'en suis et c'est d'ailleurs là tout mon problème." Ibid., p. 187: "On n'a pas suffisamment noté que la peur abjecte et l'horreur sont des états de parfaite lucidité, avec prise de conscience objective de l'exister, avec conséquences et ce qui en suit. La confusion psychique totale témoigne d'un jugement parfaitement juste et de l'état des choses." Cf. également les "crises de réalité" dans Pseudo, Paris, Mercure de France, 1976, p. 100.

rigueurs décrétées contre l'homme". En un sens, Cousin oppose par la faiblesse un non à la force. S'il nous est permis d'établir une comparaison à l'aide d'une figure chère à Gary, non pas en raison de son caractère religieux — car Gary se définit comme agnostique — mais plutôt pour ce que cette figure représente à ses yeux, nous dirions que ce non-pouvoir (ou cette faiblesse) ressemble à celui qu'oppose Jésus en son temps. Pour l'auteur, cette faiblesse, qui dit non à la force, peut changer le monde²³. On comprendra ainsi certaines allusions au Christ et aux premiers chrétiens faites par Cousin à propos de son python Gros-Câlin. Essentiellement, elles réfèrent à un être différent du monde qui l'entoure, qui aspire à transformer le monde mais qui n'entend pas s'y prendre en substituant un autre pouvoir à celui qui est déjà en place. Pour Gary, Cousin, à l'instar du Christ, reste un insoumis.

D'abord lieu d'espoir en l'homme, le "fort intérieur" se transforme vite en un repaire de la Résistance, résistance à l'environnement et aux "lois de la nature", bien entendu, mais aussi à la condition humaine en général. Dissident de la société qui modèle les hommes à partir d'un calque bien pauvre, Cousin en contrecarre les habitudes, la remue dans ses replis en espé-

²³C'est là une idée qui revient plusieurs fois dans les romans de Gary, à savoir seule la faiblesse peut s'opposer à la force ou à la "Puissance". A ce titre, l'auteur cite souvent la parole du poète Henri Michaux: "Celui qu'une pierre fait trébucher marchait depuis deux cent mille ans lorsqu'il entendit des cris de haine et de mépris qui prétendaient lui faire peur."

rant qu'une de ces confrontations puisse donner naissance à un nouvel homme. Car la résistance dans Gros-Câlin demeure l'attente secrète d'une nouvelle espèce humaine, d'une autre humanité possible. Dans cet autre roman de Gary, La Bonne Moitié, les pupilles de Vanderputte s'engagent à la fin dans la Résistance — bien que la guerre soit terminée — et affirment qu'ils seront un jour "des nouveaux-nés". Dans notre roman, Cousin se sait "prénatal", "prématuré", c'est-à-dire à l'aurore d'un homme nouveau.

Cette idée de résistance que l'on retrouve dans le roman tient à l'opinion que Gary se fait de l'homme. Dans La Nuit sera calme, il affirme considérer l'homme "comme une entreprise de Résistance fraternelle contre sa donnée première²⁴". Aussi, retrouve-t-on des résistants dans presque tous ses romans. Il s'agit parfois de partisans de la résistance française de la Seconde guerre. Ceux-là ne sont pourtant pas les plus importants, du moins dans l'œuvre de Gary. A ses yeux, les authentiques résistants vont plus loin. Ils poussent la résistance au-delà de la guerre et transforment ainsi un acte guerrier en un geste en faveur de l'homme.

Les vrais partisans sont de la trempe de Luc et Jannie dans La Bonne Moitié qui, devenus libraires à Véziers, poursuivront la résistance bien après la guerre. Ou encore de Morel,

²⁴La Nuit sera calme, p. 50.

ancien prisonnier des nazis, qui se porte à la défense de la liberté dans Les Racines du ciel. Ou bien de tous ces personnages des Cerfs-volants qui, à la poursuite du bleu, sans combattre ouvertement l'ennemi allemand, résistent comme nul autre.

En aménageant son "fort intérieur" qui repousse les considérations majoritaires de la société, Cousin devient subversif. Sa subversion demeure cependant positive, car elle lutte en faveur de l'homme. Elle est en fait une résistance qui préside à l'instauration de nouveaux rapports humains²⁵, en un mot, qui pousse l'homme à s'inventer. A l'instar d'autres romans, la résistance dans Gros-Câlin reste un entêtement à concevoir l'homme comme une "tentation possible"²⁶. Pour Cousin, la vie dans l' "existoïr" ne peut être toute la vie. Il doit se trouver quelque part autre chose, une autre vie qui permettrait à l'homme de s'épanouir (qui permettrait, selon les termes de Cousin, la "fin de l'impossible").

Dans cette opération de résistance, toutes les actions de Cousin se résument en une fébrile recherche de ce qui incarne une différence dans le monde extérieur. Ce regard instigateur se comprend car, pour lui, l'espoir doit nécessairement se trouver à contre-pied de la société. C'est pourquoi le caractère

²⁵Gros-Câlin, p. 10: "Le problème des pythons, surtout dans l'agglomérat du grand Paris, exige un renouveau très important dans les rapports [...]"

²⁶La Nuit sera calme, pp. 49-50.

exceptionnel ou bizarre des choses retient son attention. Il choisit, par exemple, d'adopter un python parce que celui-ci représente bien quelque chose hors du commun. De même, il tombe amoureux de Mlle Dreyfus parce que, au contraire des autres, elle ne dédaigne pas la vue du reptile. Cousin s'éprend de sa collègue de bureau parce qu'elle incarne cette différence qu'il recherche. Non seulement ne s'offusque-t-elle pas du python²⁷, mais aussi elle est l'unique Noire du bureau. Aussi, cela suffit-il pour qu'il s'entiche d'elle. Cette exaltation de la différence le pousse donc vers Dreyfus mais également vers tout ce qui se détache, se distingue ou se démarque des normes habituelles. Tout ce qui ne semble pas se conformer aux habitudes de la société pique la curiosité de Cousin.

Pour lui, l'espoir réside du côté de l'hétérogène. Tout ce qui comporte un caractère d'erreur — d'écart par rapport à la norme — revêt à ses yeux une importance particulière. Il s'en explique dans le roman:

C'est dans ce sens que j'utilise prudemment [...] les expressions comme "erreur humaine" et "fin de l'impossible". [...] je sollicite l'apparition de l'erreur humaine à son échelon le plus humblement démographique [...] dans un simple but de naissance et de métamorphose²⁸."

L'expression "erreur humaine" est détournée de son sens habituel chez Cousin. Elle ne signifie plus que l'homme soit faillible.

²⁷Cf. Gros-Câlin, pp. 46-47.

²⁸Ibid., p. 25.

Elle constitue plutôt la marge pouvant permettre la naissance de l'humain. En ce sens, pour Cousin, l'apparition de l'homme véritable ne peut être qu'une erreur dans "l'état des choses". Aussi, pour lui, l'erreur est humaine. On comprendra mieux encore par un exemple tiré de La Vie devant soi. Dans ce roman, Mme Lola, un travesti, exerce une grande fascination sur Momo, le héros de l'histoire. La présence de Mme Lola, quelqu'un de différent et qui ne ressemble à rien de connu – "l'erreur" –, réconforte Momo. Il y voit là des possibilités. D'ailleurs, l'un et l'autre conviennent à la fin qu'il faut se moquer des "lois de la nature"²⁹.

Cette marge d'erreur de la société ou, du moins, tout ce qui ne suit pas le courant de la société, nourrit l'espoir de Cousin. C'est ainsi que ce lieu privilégié, l'espace du "fort intérieur", se peuple tout naturellement des Chaplin, Moulin, Brossolette, des "bonnes putes", etc. Car tous ceux-là refusent le rôle assigné par le grand jeu social. Aux yeux de Cousin, ces personnages singuliers sont autant de mains tendues à l'homme. Grâce à eux, pour un moment, le "Grand Vestiaire" habille quelques hommes.

Or, un tel dépassement du Vestiaire constitue pour Gary la seule authentique Résistance possible. C'est-à-dire la seule résistance qui ne s'attaque pas à une situation sociale spéci-

²⁹Cf. La Vie devant soi, pp. 141, 266-267.

fique mais qui les vise toutes parce qu'elle entend toucher l'homme. Comme la résistance française combattait le fascisme hitlérien durant la Seconde guerre, la Résistance de Gros-Câlin, elle, s'attaque au "fœtuscisme avec Education Nationale"³⁰, le "fœtuscisme" correspondant à l'état prénatal, à la vie dans la société-existoir, à la vie dans l' "avortoir", au calque de l'homme. C'est donc dans cette perspective beaucoup plus large de la résistance, s'en prenant à la situation même de l'homme, que la démarche de Cousin prend tout son sens.

La lutte de Cousin n'a de sens que dans la mesure où elle devient un engagement à changer les rapports entre les hommes. Quand Cousin affirme que 1 souhaite devenir 2, il veut signifier que les échanges humains doivent se dérouler dans un rapport humain d'égalité, d'homme à homme. Par là même, il s'élève contre les rapports humains fondés sur la grégarité, rapports qui finissent toujours par écraser l'homme. Pour Cousin et pour Gary, la question "se pose avant tout en termes de fraternité humaine, afin qu'il n'y ait pas de méprisés et d'humiliés"³¹...". Permettre au nombre 1 de devenir 100 millions, c'est-à-dire laisser libre cours à la grégarité, c'est ouvrir toute grande la porte au mépris et à l'oppression de l'homme.

On retrouve donc, d'une part, un espace extérieur, soit la

³⁰Gros-Câlin, p. 155.

³¹Romain Gary, Vie et Mort d'Emile Ajar, p. 40.

société, où Cousin mène une existence clandestine et, d'autre part, le "fort intérieur", qui diffère de l'autre. Toute l'action du roman se situe entre ces deux lieux. En fait, tous les événements qui s'enchaînent ne sont que des va-et-vient entre ces deux espaces du roman. Ce sont, par exemple, l'émetteur clandestin lançant ses appels à l'aide extérieure, le commando de l'amitié, Dreyfus qui devient en quelque sorte un agent double de la résistance, la visite de la Gestapo; autant de situations faisant ressortir les rapports délicats entre deux mondes qui s'affrontent, celui de Cousin qui trace une carte et celui de la société qui impose un calque.

Par ailleurs, ce tableau de la résistance ne serait pas complet si nous n'abordions pas la question du langage dans ce roman. Rien n'est gratuit dans la façon de s'exprimer de Cousin. Il y a bien quelques jeux de mots et quelques calembours mais cette langue, si déroutante de prime abord, rend compte d'un autre aspect du combat qu'il mène. Au langage clair et cartésien d'un monde définitif, Cousin brandit sa manière de langage où il écorche vif vocabulaire et syntaxe, formes et mots.

C'est le maquis du discours logique, car Cousin sait que "les mots ont été dressés spécialement pour préserver l'environnement"³² et qu'il faut se méfier des dictionnaires³³. Aussi,

³²Gros-Câlin, p. 135.

³³Cf. ibid., p. 209.

ce n'est pas sans raison qu'il détourne de leur sens tous ces mots et ces expressions pour construire sa propre langue. Après s'être excusé, au début du roman, des "mutilations" qu'il fera subir à la langue française, il ajoute :

Il se pose là une question d'espoir,
d'autre chose et d'ailleurs à des cris
défiant toute concurrence³⁴.

Au-delà du langage, c'est un cri de Cousin au reste du monde. Mieux, c'est l'appel de la Résistance lancé par l'émetteur clandestin.

Mais, c'est à la fois un cri d'espoir, car rappelons-nous ce mot de Kafka souvent cité par Romain Gary : "le pouvoir des cris est si grand qu'il brisera les rigueurs décrétées contre l'homme." Espoir aussi parce que le renversement des valeurs auxquelles Cousin aspire n'est encore qu'à l'état embryonnaire. Comme il le signale, Gros-Câlin fait partie de la catégorie des "informulés"³⁵. "C'est le genre de python qui rêve toujours du dehors [du monde extérieur, de la société] et de ce qui n'est pas en train de s'y produire"³⁵. Il se pose là, en effet, une question d'espoir.

La résistance de Cousin ne s'en prend donc pas seulement à des comportements sociaux. Elle touche tout aussi bien l'expression, la langue elle-même. Un court exemple illustrera

³⁴Gros-Câlin, p. 9.

³⁵Ibid., p. 158.

³⁶Ibidem, p. 158.

ceci. Dans La Nuit sera calme, Gary parle de son passage comme diplomate aux Nations Unies et de la désillusion qu'il y connut. "Pour le contenu politique, dit-il, c'est le viol permanent d'un grand rêve humain³⁷." Il raconte aussi comment, au nom du droit sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes, des dirigeants politiques peuvent procéder à de véritables massacres à l'intérieur des frontières de leur pays et siéger à la fois à la Commission des droits de l'homme, "monter à la tribune de l'assemblée générale et prononcer un discours sur la liberté, l'égalité et la fraternité et [se] faire acclamer³⁸".

C'est à ce "viol du langage³⁹", aux mots travestissant la réalité, que Gary en veut, étonné que ce qu'on appelle prostitution ne dépasse jamais le niveau des épaules⁴⁰. En cela, il n'y a pas de différence entre le combat de l'auteur et celui du personnage principal du roman Gros-Câlin. En luttant contre son environnement, c'est d'abord contre cette langue de bois, contre ces "empty words" que Cousin s'acharne. N'est-ce donc pas sans raison que dans le roman tout le poids de la société se fasse sentir par l'omniprésence d'une série de vocables préci-

³⁷La Nuit sera calme, p. 136.

³⁸Ibid., p. 137.

³⁹Ibidem.

⁴⁰Gros-Câlin, p. 98: "C'est ce qu'on appelle morale, bonnes mœurs et suppression de la prostitution par voies urinaires, afin que la prostitution authentique et noble, celle qui ne se sert pas du cul mais des principes, des idées, du parlement, de la grandeur, de l'espoir, du peuple, puisse continuer par des voies officielles."

sément issus de cette langue de bois, ce que nous avons brièvement évoqué au premier chapitre. Aussi, pour éviter le piège de cette langue en "prêt-à-porter", Cousin parle à l'envers dans l'espoir d'exprimer quelque chose d'authentique et de vrai⁴¹.

Un tel usage minoritaire de la langue n'est rien d'autre que la recherche d'une issue pour le langage. Il permet à Cousin de se soustraire aux contraintes au lieu de les combattre. Plutôt que de se cantonner dans une langue majoritaire, forcément vouée à la répétition, Gary préfère devenir un "étranger dans sa propre langue"⁴². (Tellement étranger que, de Gary, il devient Ajar.) C'est ainsi que, comme un chien fait son trou et un rat son terrier, Ajar crée sa langue⁴³.

C'est par une double opération de déterritorialisation et de reterritorialisation que la "machine d'expression" brise les formes et suscite de nouvelles possibilités. "Je note rapidement et en passant, écrit Cousin, que j'aspire de tout mon souffle respiratoire à une langue étrangère. Une langue tout autre et sans précédent, avec possibilités"⁴⁴. Cet usage singu-

⁴¹Gros-Câlin, pp. 209-210: "J'emploie souvent des expressions dont j'ignore prudemment le sens, parce que là, au moins, il y a de l'espoir. [...] Je recherche toujours dans l'environnement des expressions que je ne connais pas, parce que là au moins on peut croire que cela veut dire quelque chose d'autre."

⁴²Gilles Deleuze et Félix Guattari, Kafka: pour une littérature mineure, p. 48.

⁴³Cf. ibid., p. 33.

⁴⁴Gros-Câlin, p. 176. Notre souligné.

lier de la langue chez Cousin dénote une déterritorialisation du français et cela explique l'aspect rebutant voire incompréhensible du texte. En revanche, la cohérence de cette "langue mineure" atteste d'une reterritorialisation. C'est donc à la fois un processus de déterritorialisation et de reterritorialisation de la langue qui rend possible cette écriture particulière.

Au terme de ce second chapitre, après avoir retrouvé les principales pièces du puzzle Gros-Câlin, on peut d'ores et déjà tirer quelques conclusions. Nous pouvons dire de Gros-Câlin qu'il se situe tout à l'inverse du roman picaresque. Dans celui-ci, le héros se laisse porter par les événements et essaie d'en tirer parti. Dans celui-là, Cousin désire non pas tirer profit des événements ("tirer son épingle du jeu") mais les bouleverser. En comparant de plus cet Ajar aux autres romans de Gary, on notera l'absence du personnage du Baron — ou d'un personnage qui jouerait le même rôle. Et pourtant, c'est justement contre tous les "Barons", contre l'imposture qui profite, que Cousin s'élève.

L'action du roman, pour sa part, se résume en deux points. Ce sont d'abord les pérégrinations et la recherche tous azimuts de Cousin parmi la société. Puis, l'attente du héros à la manière d'un résistant, tapi dans la clandestinité, attentif au moindre signe d'un changement dans l'environnement. Ainsi, en réaction au reste de la société qui lui devient désormais

extérieure, il "creuse son terrier" et aménage toutes sortes de refuges et de plis intérieurs ("fort intérieur"). Tout au contraire d'une fuite du monde, cette action vise ultimement à le transformer. Cousin ne fuit pas le monde. L'inverse se produit. Le monde fuit à travers Cousin.

Enfin, si l'on voit deux univers dans le récit de Cousin, on y entend aussi deux langues. Une majeure, celle de l'environnement, qui le plus souvent devient l'instrument propice aux dialogues de sourds. "La barrière du langage, écrit Romain Gary, c'est lorsque deux types parlent la même langue⁴⁵." Et puis une autre, mineure, celle de Cousin, qui cherche à dépasser la langue majeure afin de triompher de "l'incompréhension réciproque⁴⁶" qu'elle crée entre les gens. D'ailleurs, quand Tsourès fait remarquer à Cousin qu'il parle "un français très curieux", celui-ci ajoute:

Je cherche à faire une percée, c'est tout. On peut déboucher sur quelque chose d'autre, qui sait. Notre garçon de bureau dit que les mots ont été dressés spécialement pour préserver notre environnement. On peut entrer, à cause du droit sacré à la vie, mais une fois là, on ne peut plus sortir⁴⁷.

⁴⁵Romain Gary, Adieu Gary Cooper, p. 7.

⁴⁶Gros-Câlin, p. 47.

⁴⁷Ibid., p. 135.

CHAPITRE III

JEUX DE SURFACE

Nous n'accordons que peu de profondeur aux personnages qui peuplent le roman Gros-Câlin. Car, tout à l'opposé d'un roman psychologique, nous n'y voyons que des personnages qui évoluent tout en surface. D'ailleurs, dans le cadre d'une schizo-analyse, seuls ces jeux de surface comptent. Les personnages de Gros-Câlin, un prêtre, un policier, un ventriloque, un intellectuel, surgissent de nulle part et disparaissent aussi rapidement qu'ils étaient venus. Jamais ne connaît-on leurs origines. Même dans le cas du personnage principal, quelques lignes suffisent à rendre compte de son passé:

Mes parents m'ont quitté dans un accident de circulation et on m'a placé d'abord dans une famille, puis une autre, et une autre. Je me suis dit chic, je vais faire le tour du monde¹.

Cousin, comme tous les autres personnages du reste, semble sortir de nulle part.

Il ne faudrait pas croire que, à défaut d'une certaine

¹Gros-Câlin, p. 59.

"profondeur", les personnages restent banals et sans intérêt. Des personnages de surface, certes, mais non superficiels. Il ne saurait être question pour nous de comprendre le sens de l'œuvre par l'examen, par exemple, psychanalytique des comportements du héros. Loin de notre propos l'idée de révéler le sens soi-disant profond de l'homme par l'analyse du comportement marginal et désaxé d'un personnage. Car, comme Gary le signale, "toute la notion de "profondeur de l'homme" n'a de profond que sa prétention²." Si profondeur il y a, celle-ci n'est qu'un "rapport tragique de l'homme avec sa superficialité foncière, lorsqu'il en prend conscience³." "La "profondeur" de Freud, ajoute l'écrivain, c'est risible⁴".

Une telle interprétation psychanalytique demeure néanmoins fascinante. Dans Gros-Câlin, en effet, n'assiste-t-on pas à une "œdipianisation" de l'univers? L'angoisse de Cousin face à l'Autorité de l'environnement, du Dehors, n'est-elle pas provoquée par cette image du père? D'autre part, les attitudes de Cousin, qui le poussent à rechercher un chez-lui presque édénique, à l'abri de l'Autorité, ne consistent-elles pas en une quête du paradis perdu, d'un lieu rassurant, du ventre maternel?

Cette vision œdipienne de l'œuvre n'apporte cependant que bien peu à nos yeux; car elle se fonde avant tout sur la re-

²La Nuit sera calme, p. 208.

³Ibidem, p. 208.

⁴Ibidem, p. 208.

cherche d'archétypes alors que nous cherchons des points de rupture. Nous rejetons cette approche d'autant plus que l'auteur lui-même la condamne:

Tout arrêt définitif [...] du personnage dans une situation ou dans une idéologie est inconcevable: s'il n'y avait qu'une situation de l'homme, qu'une idéologie, [...] le roman serait entièrement tenu, asservi par cette vérité totalitaire, arrêté en elle et par elle, il ne lui resterait plus qu'à se coucher au pied de cette Raison cachée enfin dévoilée, se rouler en boule et mourir⁵.

Une approche semblable nous apparaît trop fermée, trop repliée sur elle-même, pour rendre justice à l'œuvre de Gary. "J'écris des romans pour aller chez les autres, dit-il, pour courir là où je ne suis pas, pour me quitter, pour multiplier mon "je"⁶". Sa conception non réductrice du roman nous incite à ne pas recourir à des interprétations œdipiennes. Romain Gary affirme écrire "pour connaître ce [qu'il] ne connaît pas, pour devenir celui [qu'il] n'est pas, jouir d'une expérience [et] d'une vie qui [lui] échappent dans la réalité⁷." Pour lui, enfin, le roman, ce prodigieux moyen d'incarnations toujours nouvelles⁸, n'est pas un plagiat de la réalité⁹.

⁵Romain Gary, Pour Sganarelle, Paris, Gallimard, 1965, p. 19.

⁶Cf. La Nuit sera calme, pp. 128, 185, 229-230.

⁷Ibid., p. 232.

⁸Cf. Vie et Mort d'Emile Ajar, p. 30.

⁹Cf. La Nuit sera calme, pp. 232-233.

Deleuze et Guattari affirment dans Rhizome que le "livre n'est pas une image du monde"¹⁰. Il fait plutôt rhizome avec le monde et en assure la déterritorialisation¹¹. Les auteurs de la schizo-analyse ajoutent que, loin d'une représentation du monde, le livre "doit être un petit outil sur le dehors"¹² et prennent ainsi parti pour "le livre, agencement avec le dehors, contre le livre-image du monde"¹³. Cette conception de la littérature nous semble coïncider avec l'opinion de Gary sur le roman. Nous ne voulons donc pas par cette schizo-analyse de Gros Câlin retracer des archétypes ou des modèles susceptibles d'interpréter l'œuvre. Il ne s'agit pas tant de comprendre l'œuvre — lui donner un sens — que de la connaître. Montrer comment cela fonctionne et non pas expliquer ce que cela veut dire¹⁴.

Dans le cadre d'une lecture schizo-analytique, l'agencement constitutif du roman se laisse connaître selon deux plans: un plan d'organisation (calque) et un plan de consistance (carte).

¹⁰Gilles Deleuze et Félix Guattari, Rhizome, pp. 32 et 72.

¹¹Cf. ibid., pp. 32-33.

¹²Ibid., pp. 72-73.

¹³Ibid., p. 66.

¹⁴Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, p. 10: "On ne demandera pas ce que veut dire un livre, signifié ou signifiant, on ne cherchera rien à comprendre dans un livre, on se demandera avec quoi il fonctionne, en connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne, avec quels corps sans organes il fait lui-même converger le sien."

Le premier plan favorise l'homogénéité, c'est-à-dire l'idéologie dominante, l'ordre, le répétitif, la compétence, l'avenir, le majoritaire, la langue majeure, l'appareil d'Etat, en deux mots: le calque. Quant au second plan, il est tout au contraire le lieu de l'hétérogénéité, des changements de nature, des connexions, de la performance, du devenir, du minoritaire, de la langue mineure, de la machine de guerre, ou la carte.

A même ces deux plans, comme nous l'avons vu¹⁵, on dégage trois lignes, molaire, moléculaire et de fuite, qui tissent "la trame du vécu dans ses multiples visages, ses incessantes variations de soumission [ex.: appareil d'Etat], de protestation [ex.: machine de guerre], de révolte¹⁶." Or, le roman n'est rien d'autre qu'un agencement composé de telles lignes: "une surface traversée de lignes [...] échangeant leurs pointes de déterritorialisation¹⁷", c'est-à-dire d'incessants échanges et de fréquentes connexions entre les deux plans.

Etablir une schizo-analyse (faire le rhizome) se résume alors à l'étude des trois lignes. "Ce que nous appelons de noms divers — schizo-analyse, micro-politique, pragmatique, diagram-

¹⁵Cf. introduction, p. 7.

¹⁶Armand Guilmette, op. cit., p.36.

¹⁷Ibid., pp. 33-34.

matique, rhizomatique, cartographie – n'a pas d'autre objet que l'étude de ces lignes¹⁸", peut-on lire dans Dialogues.

Empressons-nous d'ajouter que cette étude n'interprétera pas ces lignes mais elle les expérimentera. Elle suivra leurs directions et, éminemment branchée sur le vécu du héros, elle en fixera les points de repère.

Devenir schizo-analyste, c'est donc arpenter la surface que trois types de lignes traversent, surface alors striée de tracés du désir, de "blocs de devenir qui filent en tous sens"¹⁹ et où de multiples connexions peuvent survenir. Ces connexions étant précisément des devenirs, des transformations, des changements de nature, on comprendra qu'elles ne peuvent avoir lieu que dans l'hétérogène. Ainsi, pour arpenter ce roman-surface, nous chercherons d'abord des points de rupture. Loin, donc, de l'archétype ou du modèle, notre attention se porte plutôt vers la ligne hétérogène afin d'y repérer des signaux, des signes de déterritorialisation et de reterritorialisation, et de tracer la carte de Gros-Câlin.

Tracer la carte revient donc à identifier les points de rupture d'une œuvre littéraire et suivre les mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation des agencements machinique de désir et collectif d'énonciation. Montrer tantôt la déprise, voire la fuite, tantôt la soumission au calque.

¹⁸Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, pp. 152-153.

¹⁹Armand Guilmette, op. cit., p. 24.

C'est ainsi que, dans l'établissement de cette carte, nous disions reconnaître deux langues distinctes dans Gros-Câlin. Une langue mineure, celle de Cousin, dont nous aurons à reparler et une langue majeure, stratifiée et molaire, qui constitue un des territoires privilégiés de la société et une partie du calque. Grâce à cette langue dominatrice, les grands ensembles démographiques, les collectivités, arrivent à imposer leurs images. En d'autres termes, les considérations molaires ou majoritaires inscrivent leur marque sur chaque individu. Nous n'inventons rien. Dans son autobiographie, Gary écrit :

Elle [sa mère] n'hésitait jamais devant un cliché, ce qui était moins dû à une banalité de vocabulaire qu'à une sorte de soumission à la société de son temps, à ses valeurs, à ses étalons-or — il y a entre les clichés, les formules toutes faites et l'ordre social en vigueur, un lien d'acceptation et de conformisme qui dépasse le langage [...]²⁰

Or, ce qui reste de cette langue majeure dans le roman, ce sont justement tous les clichés et les formules toutes faites.

Mais, cette langue majeure du roman — composée de clichés et de formules toutes faites — est minée par une autre langue, mineure celle-là. Cette dernière langue, minoritaire, permet d'échapper à la norme culturelle que la langue majoritaire impose. Mais, qu'est-ce à dire ? Trois exemples nous permettront d'illustrer comment un mode linguistique mineur fait filer la

²⁰Romain Gary, La Promesse de l'aube, Paris, Gallimard, 1971, pp. 22 et 23. Notre souligné.

langue majeure: "à des cris défiant toute concurrence"²¹, "la France manque de bras"²² et "un homme dans la force de l'usage"²³. Le premier exemple tiré de la publicité ("à des prix défiant toute concurrence"), le second de la politique ("la France manque de bras", dans le sens de main-d'œuvre évidemment) et le troisième de l'expression bien connue ("un homme dans la force de l'âge") nous montrent des segments que des pointes de déterritorialisation animent. Un peu à la manière d'une catachrèse, ces nouvelles figures détournent de leur sens les figures originales. La France manque de bras! Eh bien soit! Pour Cousin, elle en manque toujours, mais toutefois de bras amicaux capables de réconforter l'opprimé.

C'est cela faire filer la langue majeure suivant une ligne de variation. Un segment homogène éclate et pousse une ligne hétérogène. Une ligne moléculaire vient assouplir une ligne molaire. Mais, il ne s'agit pas, pour le héros, d'une fuite de la langue majeure. Cousin ne fuit pas cette langue. C'est au contraire la langue qui fuit à travers lui. S'il y a fuite, c'est plutôt "à la manière d'un tuyau qui fuit" (Deleuze).

Tous ces "ajarismes", ces emplois linguistiques particuliers de l'écriture d'Ajar, ne concernent pas qu'une fuite du

²¹Cf. Gros-Câlin, p. 9.

²²Cf. ibid., pp. 22 et 183.

²³Cf. ibid., p. 114.

langage. La langue qui fuit se réorganise autour de Cousin. Comme le dit Deleuze: "[La langue] fait bulbe²⁴." C'est à ce phénomène que nous avons fait allusion au second chapitre, lorsque nous affirmions que la langue mineure de Cousin se réalisait selon un double mouvement de déterritorialisation et de reterritorialisation. D'abord, abandon de la langue majeure et puis réorganisation (faire bulbe) en une langue mineure.

Mais avant d'être linguistique, la question du langage dans Gros-Câlin demeure politique. Précisons d'abord que, dans notre approche textuelle, la langue constitue le territoire de l'expression. Si Cousin devient "étranger dans sa propre langue" (Deleuze) ou maquisard de la langue majoritaire, c'est qu'il a quitté sa première terre linguistique pour en défricher une nouvelle. C'est cela faire rhizome: "accroître son territoire par déterritorialisation, étendre la ligne de fuite jusqu'au point où elle couvre tout le plan de consistance (carte) en une machine abstraite²⁵." "Sacrifier une terre pour qu'en naisse une nouvelle²⁶". Aussi, le devenir minoritaire et linguistique de Cousin se réalise en abandonnant les beaux habits de la langue majeure et en renonçant au "prêt-à-porter" qu'impose la société. D'ailleurs, Cousin n'affirme-t-il pas qu'il entend adopter

²⁴Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, Rhizome, p. 21.

²⁵Ibid., p. 34.

²⁶Armand Guilmette, op. cit., pp.48-49.

un "ton nudiste"²⁷?

Pour Deleuze et Guattari, "l'expression [brise] les formes, marque les ruptures et les embranchements nouveaux"²⁸. Parce qu'on ne peut établir de coupure radicale entre les régimes de signes et leurs objets, entre le mot et la chose, une telle dérobade de l'expression entraîne avec elle le contenu. Linguistique et politique se confondent alors dans le même mouvement. En fait, cette fuite de nature linguistique n'est qu'un revers du médaillon, que le corollaire d'un même et seul procédé de déprise qui englobe l'individu tout entier.

Sur la carte du devenir de Cousin, nous identifions cinq plateaux. Chacun de ces plateaux consiste en "une région continue d'intensités"²⁹, c'est-à-dire "une multiplicité connectable avec d'autres par tiges souterraines superficielles, de manière à former et étendre un rhizome"³⁰. Chaque plateau constitue un morceau d'immanence, un bloc de devenir. Ce sont, en d'autres termes, des surfaces connectées les unes aux autres pour former un continuum de tous les champs d'intensités. Nous dégageons ainsi cinq régions: d'abord, un plan d'organisation,

²⁷Cf. Gros-Câlin, pp. 134-135.

²⁸Gilles Deleuze et Félix Guattari, Kafka: pour une littérature mineure, p. 52.

²⁹Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, p. 32.

³⁰Ibid., p. 33.

ensuite un devenir-animal, puis l'attente de la mue, la mue elle-même et, enfin, l'issue. On remarquera que ces plateaux vont du plan d'organisation au plan de consistance, du calque vers la carte.

Nous retrouvons, sur cette première surface, les deux personnages principaux: Cousin et le python. L'homme et l'animal vivent chacun dans leur environnement respectif. L'un et l'autre évoluent dans le territoire qui leur est propre: Cousin parmi la société des hommes et Gros-Câlin dans la nature; et chacun d'eux devant faire face aux règles imposées par son milieu. Tout le premier chapitre a, d'ailleurs, tenté de décrire ce calque ou ce plan d'organisation et montré l'effet des forces de pouvoir sur Cousin.

Le deuxième plateau est d'une tout autre nature. L'arrivée du python Gros-Câlin constitue l'événement qui permet à Cousin de rompre avec le calque et ainsi accéder à une nouvelle région d'intensités. Cet événement inattendu déclenche l'action du roman. Cousin adopte le reptile pour s'attirer l'attention de Mlle Dreyfus dont il est tombé amoureux. Bien que ses sentiments pour sa collègue de travail soient le point de départ du rapprochement avec le python, les conséquences en demeurent d'une tout autre portée. Dès son retour d'Afrique, Cousin se trouve rapidement aux prises avec les cruelles lois de la nature. Confronté à l'univers impitoyable de son reptile, il multiplie les

allées et venues dans Paris et découvre que sa réalité est tout aussi cruelle. Dès lors, naît entre les deux une véritable fraternité.

Mais, il ne suffit pas de parler d'un rapport fraternel entre l'homme et l'animal. Nous assistons plutôt chez l'un et chez l'autre à un changement de nature. Chacun franchit le seuil du territoire de l'autre. En présence de Cousin, le python devient peu à peu humain. Il cesse d'être repoussant et se transforme même en un immense bras de deux mètres vingt. Plus encore, Cousin attend le jour où la métamorphose alors complétée, Gros-Câlin arrivera à s'exprimer avec une voix humaine. Inversement, Cousin, lui, glisse vers l'animalité. Les photographies qu'il prend de son serpent deviennent son album de famille. Et puis, son entourage, abasourdi par ce comportement bizarre, le surnomme rapidement du nom de son animal, Gros-Câlin. Pas à pas, l'homme se transforme en un reptile et, à la toute fin du roman, se résigne même à avaler quelques souris.

On peut concevoir le roman selon deux points de vue. D'abord, le héros s'interpose entre le python et la souris. Cousin bouleverse ainsi les rapports qu'entretenaient le prédateur et sa proie. Autrement dit, Cousin vient, comme élément hétérogène, détraquer la machine. Sous un autre angle, on peut considérer le roman à partir des échanges du personnage principal avec le reste de la société. Parmi son entourage, il devient aussi étranger et solitaire qu'un python peut l'être en

plein cœur de Paris.

Mais, peu importe le plan du roman, que ce soit celui des rapports de Cousin et de la société entière ou celui, plus restreint, des relations entre lui, le python et la souris, la présence simultanée de Cousin et de Gros-Câlin provoque toujours un dérèglement. La mise en présence des deux amène inévitablement la saturation d'un ensemble qui, jusque-là, fonctionnait rondement. En des termes plus deleuziens, nous assistons à des détraquements de machines: confrontées à Cousin, la machine python-souris cesse son fonctionnement habituel et la grande machine sociale, elle, se voit remise en cause.

Pour Deleuze et Guattari, la double-capture concerne le phénomène par lequel un changement de nature survient. C'est, en des termes différents, le processus de connexions dans l'hétérogène. A ce sujet, les auteurs rappellent souvent l'exemple de la guêpe et de l'orchidée qui "font rhizome, en tant qu'hétérogènes³¹." Loin d'y voir un procédé d'imitation ou de mimétisme, ils conçoivent plutôt la rencontre de l'insecte et de la fleur comme "une circulation d'intensités" qui assure la déterritorialisation de l'un et l'autre.

Or, dans notre roman, les personnages de Cousin et du python font rhizome en tant qu'hétérogènes. C'est le processus

³¹Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, p. 17.

de double-capture: une connexion de l'un et l'autre provoquant une déterritorialisation réciproque. On pourrait dire que le champ d'expérience du python devient subitement accessible à Cousin et que, en retour, celui de l'homme s'offre à l'animal. Bien entendu, on pourrait croire que Cousin se transforme en python et que le reptile devient un homme. Mais, il y a plus. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'imitation de l'animal par Cousin mais plutôt d'un véritable devenir-animal de l'homme. Cette connexion bête-homme ouvre l'accès à un entre-deux ou à un "à côté" permettant une autre expérience. Plus qu'une mise en commun de deux territoires, selon les termes de Deleuze, le devenir-animal appelle un "désert à peupler", c'est-à-dire la possibilité de naître sur une nouvelle terre sans passé, sans histoire et sans contraintes³². Ainsi, en raison du processus de double-capture qui les lie, nos deux personnages — homme et bête — se confondent dans une même machine d'expression. Et, pour l'un et l'autre, c'est désormais un nouvel embranchement et un nouvel agencement socio-politique.

Le devenir-animal permet l'accès à une troisième région d'intensités. Nous appellerons ce troisième plateau: l'attente de la mue. Le processus de double-capture vient créer un nouvel univers qui réalise la jonction entre deux territoires jusque-là distincts, celui de l'homme et celui de la bête. Dès

³² Cf. Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, pp. 13 et 34.

lors, un seul champ d'expérimentation s'offre à l'homme et à l'animal. Ainsi, par exemple, les lois de la nature ne concerneront plus uniquement la réalité animale mais tout aussi bien celle de l'homme. Et vice versa.

Dans ce troisième plateau, l'attente de la mue devient l'espoir d'une naissance. Cousin note :

Ma longue observation et connaissance des pythons m'a permis de conclure que la mue représente dans leur nature le moment émouvant entre tous où ils se sentent sur le point d'accéder à une vie nouvelle, avec garantie d'authenticité. C'est leur humanisme³³.

Mais, "accéder à une vie nouvelle", c'est donc naître. Rien d'étonnant alors à ce que Cousin, qui fait rhizome avec la bête, décrive sa situation comme "prénatale" ou, encore, qu'il se considère à l'état fœtal ("le fœtuscisme"). Ainsi, au moyen de la double-capture, les considérations toutes reptiliennes du roman deviennent-elles éminemment humaines.

Dans cette perspective, muer consiste, pour Cousin, "à sortir de sa peau"³⁴, à se débarrasser du "prêt-à-porter", c'est-à-dire à quitter le "vestiaire" et ainsi à accéder à une nouvelle existence ("avec garantie d'authenticité"). Permettre au surhumain (Nietzsche) de se manifester chez l'homme. A

³³Gros-Câlin, p. 105. Notre souligné.

³⁴Romain Gary, Les Mangeurs d'étoiles, Paris, Gallimard, 1966, p. 25: "Je ne vous dirai pas qu'il était parvenu à sortir de l'humain, mais tout de même... C'était aussi loin qu'un homme peut aller. [...] Encore une fois je ne vous dirai pas qu'il était sorti de sa peau d'homme [...]"

l'instar des personnages de La Bonne Moitié, Cousin compte, un jour, devenir lui aussi un nouveau-né. C'est donc en ce sens qu'il décrit la mue dans le roman:

Tous les observateurs des pythons [...] savent que la mue éveille chez ces sympathiques reptiles l'espoir d'accéder à un tout autre règne animal, à une espèce à pleins poumons, évoluée³⁵.

Mais, voilà, sur le quatrième plateau, celui de la concrétisation de la mue, les espoirs se heurtent à la réalité. La mue n'aboutit jamais qu'à une fidèle reproduction du calque original. Elle, qui devait permettre à l'homme de sortir de sa peau, se révèle un leurre. Les pythons et les hommes "se retrouvent toujours du pareil au même" et la mue tant désirée n'apporte pas la transformation tant souhaitée. "Les pythons sont à titre définitif³⁶."

Dans Gros-Câlin, le phénomène de la mue se compare à l'illusion lyrique entretenue sur l'homme par une certaine vision humaniste du monde. En cette seconde moitié du siècle,

³⁵Gros-Câlin, p. 105: "Mais ils se retrouvent toujours du pareil au même. C'est leur promotion sociale, avec récupération des sous-produits de la mue pour remise en circulation, économie et plein emploi."

³⁶Gros-Câlin, p. 42: "Les pythons sont à titre définitif. Ils muent, mais ils recommencent toujours. Ils ont été programmés comme ça. Ils font peau neuve, mais ils reviennent au même, un peu plus frais, c'est tout." Ibid., p. 29: "Je note [...] que je ne me considère pas comme définitif mais en position d'attente et d'apparition éventuelle." En ce qui concerne le thème de la mue et de la métamorphose dans Gros-Câlin, nous référons le lecteur aux pages 18-19, 29, 42, 60-61, 64, 89, 105 et 145 du roman.

Gary pose un regard sur l'homme. Il constate que tout ce qu'on avait cru, jusque-là, comme une contribution à l'épanouissement et au progrès de l'humanité n'a été que chimères:

[Au Congo], les Simbas mangeaient leurs prisonniers blancs et noirs après les avoir torturés. Les Allemands les transformaient en savon. La différence entre les Simbas barbares et les Allemands civilisés était tout entière dans ce savon. Ce besoin de propreté, c'est la culture³⁷.

Tel est le processus de la mue chez le python et chez l'homme: un circuit tout en cercle, un anneau, qui ramène périodiquement au point de départ.

Or, la mue ne s'apparente pas à une issue. Pour Cousin, elle ne causera toujours qu'une fausse joie et que de faux espoirs. La véritable issue consiste non pas en une mue mais plutôt, comme le signalait Cousin, en une mutation. Renaître signifie alors briser le cercle de la répétition ou rompre l'anneau qui enferme l'homme. Dans ce sens, on comprendra encore mieux comment l'éventualité d'une telle métamorphose peut ouvrir une brèche, compromettre le cycle des lois de la nature et, enfin, paver la voie à une authentique naissance.

Restructuré de cette manière, le roman se réorganise en un tout cohérent. Des morceaux de récit, apparemment disparates, se connectent entre eux. Il n'en faut pas plus pour que, d'un apparent chaos, le roman devienne le parcours selon cinq plateaux

³⁷Romain Gary, Les Mangeurs d'étoiles, p. 261.

distincts d'un homme qui, grâce à un devenir-animal progresse vers une surface d'intensités ultime, celle de l'issue ou de la naissance. Ces considérations posées, toute une série de thèmes prennent alors leur place entre les deux tenseurs que sont le calque et la carte, l'homogène et l'hétérogène. Ainsi, des idées aussi pêle-mêle que "la société d'abondance et de plein emploi", "les hommes dans la force de l'usage", les "usagés du métro", les "états latents et aspiratoires", l'état "prénatal et prématuré des choses", les "prologomènes", le "fœtuscisme", "l'existoir", la "fissure de l'avortoir", "l'acte contre nature", "l'erreur au système", les "prénaturés Moulin et Brossolette", "Jésus" — en un mot la démarche de Cousin —, toutes ces idées se révèlent être les manifestations, à différentes étapes, d'une dérobade du calque, d'un seul et unique mouvement de résistance et l'expression d'une même déterritorialisation.

Le "fort intérieur" devient, lui, l'amorce de cette déprise, le départ d'une course vers quelque chose de neuf. Sorte de passage entre deux règnes, il permet par la moindre craquelure "de s'infiltrer dans la machine du pouvoir"³⁸. C'est en quelque sorte la machine de guerre qui, permettant de se soustraire aux contraintes de la société ou des lois de la nature, le fait renaître sur une autre terre. Et pour Cousin, cela signifie que "quelqu'un [peut] encore naître quelque part à la suite d'une

³⁸Armand Guilmette, op. cit., p. 41.

défaillance de l'autorité, ou d'une fissure de l'avortoir, comme il y a deux mille ans, lorsqu'il y eut soudain homme³⁹."

Dans le compte rendu de ce mouvement de déprise, il nous reste à parler de ce cinquième plateau, région d'intensités ultime, tenseur de la carte. Car si jusqu'ici la dérobade de Cousin a consisté à quitter un territoire, il devra également peupler la nouvelle terre pointant à l'horizon. Dans le roman, la scène du Luxembourg⁴⁰ appartient à la terra nova.

Que se passe-t-il exactement dans cet épisode du roman? D'abord, Cousin promène Gros-Câlin enlacé sur lui dans les jardins du Luxembourg. Il croise ensuite un homme au regard amical qui l'encourage. Un enfant de sept ou huit ans le décore, enfin, chevalier de la Légion d'Honneur "à titre amical"⁴¹. Au milieu des marronniers en fleurs du Luxembourg, le python ne suscite ni répulsion ni étonnement; au contraire, on lui prodigue des encouragements. Pour la première fois dans l'entourage de Cousin, on semble l'accepter tel que la nature le présente. La remise de la décoration revêt, par ailleurs, un caractère hautement évocateur. Non seulement Gary était-il lui-même commandeur de la Légion d'honneur et compagnon de l'ordre de la Libération, mais cet insigne remis à Cousin rappelle un moment unique dans

³⁹Gros-Câlin, p. 147.

⁴⁰On retrouve ce passage aux pages 126 et 127 du roman et subséquemment évoqué aux pages 167-168, 171 et 191.

⁴¹Gros-Câlin, p. 127.

une vie d'homme, moment privilégié où tous les espoirs sont redonnés, celui surtout de la Libération. D'autant plus que ce geste est posé par un enfant de sept ou huit ans, un âge qui revient régulièrement sous la plume de Romain Gary (notamment dans La Promesse de l'aube et La Vie devant soi), sûrement parce que l'enfance correspond à une période de la vie qui ne semble pas connaître les limites humaines.

La métamorphose du monde s'accomplit donc dans cette scène. Le cercle étroit qui enfermait les rapports humains éclate. C'est la naissance du surhomme et l'arrivée du printemps de l'humanité. Rappelons-nous la scène à la Chaplin où le nombre 1 rêvant de devenir 2 est poursuivi par la société des grands nombres qui préfère le voir devenir cent millions⁴². Rien de tel dans la scène du Luxembourg; que des hommes qui se parlent⁴³. Jamais de rapport de 1 à cent millions. Que des 1 rêvant de devenir 2, c'est-à-dire des hommes inspirés par une fraternité commune. "Les hommes ont besoin d'amitié"⁴⁴, écrit Gary. Or, ce recommencement du monde suggère des rapports humains totalement affranchis des considérations majoritaires. Rien de ce qui constituait le passé, ni les comportements ni même le langage, ne subsistent. Le plan fixe a disparu. La fuite de Cousin a

⁴²Gros-Câlin, pp. 57-58 et p. 41 du second chapitre de ce mémoire.

⁴³Cf. ibid., p.63.

⁴⁴Romain Gary, Vie et Mort d'Emile Ajar, p. 40.

tout balayé sur son passage. Désormais, dans cet univers par-fait, il n'y a plus d'hommes mais seulement des Frères humains⁴⁵.

S'il fallait qualifier l'issue que représente la scène du Luxembourg, nous dirions qu'elle est le "corps sans organes" du roman. Pour les auteurs de la schizo-analyse, un livre est un agencement tourné à la fois vers des strates et vers un corps sans organes⁴⁶, c'est-à-dire un agencement qui se compose entre, d'une part, un plan fixe ou un calque et, d'autre part, un plan de consistance ou un champ d'immanence. Le corps sans organes, nous disent Deleuze et Guattari, se construit en plateaux et "chaque corps sans organes est lui-même un plateau, qui communique avec les autres plateaux sur le plan de consistance"⁴⁷. Dans Gilles Deleuze et la modernité, Armand Guilmette ajoute

⁴⁵D'autre part, cet âge de huit ans et cette "Libération" n'évoquent rien d'autre qu'un printemps, printemps de l'enfance et printemps de la Libération. En outre, il ne faut guère s'étonner si l'on retrouve les marronniers en fleurs à chaque évocation du Luxembourg et que Cousin s'interroge pourquoi le printemps se manifeste seulement dans la nature et jamais chez l'homme. "Ce serait merveilleux, dit-il, si on pouvait donner naissance vers avril-mai à quelque chose de proprement dit." (Cf. Gros-Câlin, p. 180.) Par ailleurs, une scène toute semblable — marronniers en fleurs et une certaine béatitude — se trouve aux pages 101 et 102 du roman Adieu Gary Cooper. Toutefois, ce printemps reste toujours de courte durée. Il n'est jamais qu'un "coup monté" (cf. Romain Gary, Le Grand Vestiaire, pp. 51-52).

⁴⁶Gilles Deleuze et Félix Guattari, Rhizome, p. 10.

⁴⁷Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, p. 196.

que le corps sans organes se situe dans la ligne de l'expérimentation, qu'il fait partie du plan de consistance. "Il est ce plan même⁴⁸", précise-t-il. Nous affirmons que la scène du Luxembourg constitue le corps sans organes parce que ce cinquième plateau concerne l'extrémité ultime et visible du continuum de toutes les régions d'intensités.

"Le corps sans organes, c'est ce qui reste quand on a tout ôté⁴⁹." Aussi, cette dernière surface, où Cousin entrevoit le triomphe, demeure-t-elle à l'abri de toutes contraintes venant du plan fixe. Dans ce passage, le héros ne fait plus qu'un avec le python et, réciproquement, Gros-Câlin n'est plus qu'un immense bras autour de l'homme. Cousin et le python n'existent plus. C'est la naissance de quelqu'un ou de quelque chose de différent, les deux confondus dans une même métamorphose. Une mutation qui ne s'arrête pas. Elle contamine, elle envahit autour d'elle. Si bien que les hommes arrivent à se parler sans pour cela devoir recourir aux "mots dressés pour préserver l'environnement". Le dialogue des hommes, c'est enfin pour Cousin le secours d'une aide extérieure, "la fin de l'impossible", l'issue de sa démarche.

Pourtant, la scène reste trop brève. Aussitôt que le jour se lève sur cette terre remplie de promesses, la nuit vient

⁴⁸ Armand Guilmette, op. cit., p. 44.

⁴⁹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, p. 188.

reprendre ses droits. A croire que Cousin, comme Momo dans La Vie devant soi, n'ose pas trop l'inventer de peur de la ruiner :

Je voudrais aller très loin dans un endroit plein d'autre chose et je ne cherche même pas à l'imaginer, pour ne pas le gâcher. On pourrait garder le soleil, les clowns et les chiens parce qu'on ne peut faire mieux dans le genre⁵⁰.

Mais, on le sait, Cousin ne réalisera jamais cette dernière déterritorialisation qui le mènerait à cet endroit "plein d'autre chose". Il n'arrive pas "à sortir de sa peau d'homme". A la fin du roman, il se résigne à avaler les souris. Jamais, donc, ne dépasse-t-il le stade de la mue. Tout s'écroule. Il découvre que Dreyfus, pour qui il nourrissait tout son amour, n'est en fait qu'une prostituée. Tout ce qu'il avait échafaudé s'effondre tout d'un coup. En aucune façon, si ce n'est de cet "élan prometteur" du Luxembourg, n'arrive-t-il à rompre l'anneau qui l'enferme. Tout au plus, lors de ces déterritorialisations successives, entrevoit-il l'anneau comme une spirale, un circuit le menant ailleurs. Mais, ce cercle toujours se referme sur lui, ou plutôt ne s'ouvre jamais tout à fait.

Tout le roman oscille entre deux points de vue. D'abord, un point de vue supérieur nous montre l'aventure de Cousin comme un cercle, un circuit fermé qui renvoie toujours à son point de départ. Un anneau. Puis, tout à coup, un nouvel angle s'impose

⁵⁰ La Vie devant soi, p. 110.

— par déterritorialisation —; l'aventure de Cousin se laisse voir alors de profil, comme un parcours en spirale. Mais, au grand dam du personnage, la réalité s'impose à nouveau comme un anneau. Et ainsi de suite...

Gros-Câlin, alors, échec ou réussite? Ni l'un ni l'autre. Bien entendu, le personnage finit par rentrer dans le rang à la fin. Jamais, Cousin n'accède-t-il à l'issue qu'il recherche. Jamais, n'obtiendra-t-il une quelconque aide extérieure. Mais, bien que son expérience se termine dans une impasse, elle demeure la consistance même, le fondement de tout le roman. La citation suivante nous apparaît résumer toute cette expérimentation:

Il faut le voir, quand il décrit ses demi-cercles, arabesques et spirales sur la moquette à la recherche d'une fissure par laquelle il pourrait se glisser dehors⁵¹.

Or, cela ne nous semble guère différent de l'expérience personnelle de l'écrivain. Considérons ces quelques lignes tirées de l'autobiographie de Gary, La Promesse de l'aube:

Je demeurais de longues heures couché [...], essayant de lutter contre mon éternelle frustration, contre le tumulte indigné de mon sang, contre mon besoin de ressusciter, de vaincre, de surmonter, de sortir de là. Encore aujourd'hui, j'ignore ce que j'entends par "là", au juste. Je suppose, la situation humaine. En tout cas, je ne veux plus d'abandonnés. [...] On peut me voir encore souvent ôter ma veste et me jeter soudain

⁵¹Gros-Câlin, p. 128.

sur le tapis, me plier, me déplier et me replier,
me tordre et me rouler, mais mon corps tient bon
et je ne parviens pas à m'en dépêtrer, à repousser
mes murs⁵².

Cousin, aussi bien que Gary, relate son expérience. Son écriture, véritable "voyage en intensités", rend compte de sa recherche de "contrées à venir". Et bien que cette expérimentation n'aboutisse pas — car Cousin, transformé en python, se résigne à la fin à avaler les souris —, elle demeure néanmoins une réelle entreprise de subversion, un désir et une volonté de s'affranchir de ses contraintes: une déterritorialisation, comme celle qui a poussé jadis hors de l'océan les reptiles sans poumons à devenir "ce premier soupçon d'humanité que nous voyons patauger autour de nous⁵³." Car l'homme n'est jamais qu'un reptile déterritorialisé:

J'étais bête et je le suis demeuré
— bête à tuer, bête à vivre, bête à espérer,
bête à triompher⁵⁴.

⁵²Romain Gary, La Promesse de l'aube, pp. 359 et 372. Nos soulignés. Dans Gros-Câlin, le personnage de Cousin s'exprime ainsi: "Je rampe, je me noue, je me tords et me plie dans tous les sens sur la moquette, pour les besoins éventuels de la cause." (Gros-Câlin, p. 223.)

⁵³La Promesse de l'aube, p. 255.

⁵⁴Ibidem, p. 255.

CONCLUSION

Dans Gros-Câlin, il faut tout prendre au pied de la lettre. Rien n'y est laissé au hasard. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, un roman incohérent, anarchique, qui court dans toutes les directions à la fois. Dès que l'on identifie les forces en présence, le propos du roman s'éclaire. Gros-Câlin se résume alors en un conflit de forces opposées, conflit que le personnage de Cousin tente de fuir.

On peut se demander si l'expérience du personnage principal du roman ne se confond pas avec celle de l'écrivain. Les deux expériences sont des fuites, des tentatives de quitter sa prison, de "sortir de sa peau" comme nous l'affirmions au dernier chapitre. L'aventure personnelle de Romain Gary qui se réincarne en Emile Ajar vient, bien entendu, éclairer le roman. On peut voir dans la vie de l'écrivain, comme dans celle du personnage de Cousin, un même désir de renaître..., qui malheureusement se termine par une mue!

L'expérience de l'auteur peut, certes, apporter sa lumière sur le roman. Mais nous croyons que Gros-Câlin atteint une tout autre dimension. Dans l'essai qu'il publie au milieu des années soixante, Romain Gary écrit: "Un roman peut donc, devrait

même, avoir plusieurs "vérités" intérieures contradictoires, en conflit¹." En d'autres termes, pour lui, le roman naît de l'opposition même de ces "vérités" contradictoires et toujours plausibles. Plus loin, dans le même ouvrage, il ajoute:

[...] je rêve d'un roman dont le "je" ou le "il" ne serait plus simplement un² homme, mais une identité plus vaste, en devenir constant, une communauté d'espoir, de dépassement sans fin et de bonheur, qui serait le véritable et unique personnage central de l'épopée... [...] Mais les déchirements intérieurs de l'espèce, ses querelles intestines préhistoriques, ne nous permettent pas encore d'aborder ce personnage-humanité, cette étape lointaine du roman... C'est tout de même diablement tentant³.

Or, Gros-Câlin est à l'image de ce roman dont rêve Gary. Il se tisse à partir du conflit de plusieurs "vérités", de plusieurs possibilités de l'homme. Le personnage de Cousin est divisé entre deux directions: la ligne molaire ou la ligne nomade, le calque ou la carte, le "déjà-là" ou la fuite. Deux hypothèses de l'homme "travaillent" donc Cousin. D'un côté, il y a l'humain à inventer, à créer et, de l'autre, l'homme déjà là, celui qui ne change pas. Même si le triomphe que Cousin entrevoit ne se concrétise jamais, celui-ci opte néanmoins pour l'erreur humaine, c'est-à-dire — dans son sens étymologique le plus strict — pour l'humain qui erre, pour l'homme nomade.

¹Romain Gary, Pour Sganarelle, p. 467.

²En italique dans le texte.

³Pour Sganarelle, p. 476.

D'une manière générale, on peut considérer Cousin comme le personnage-humanité tant recherché par Gary. Jamais, dans aucun de ses romans, l'auteur n'arrive-t-il aussi près de ce personnage ultime. Toutes les tensions qui secouent Cousin sont celles de l'être humain en général. Dans cette optique, le roman se ramène à l'aventure d'un personnage qui, brisant la prison du langage qui l'enferme, trace le chemin qui mène à l'homme nouveau. Telle est la véritable dimension de ce roman: la recherche d'une issue pour l'humanité.

On a déjà dit de Romain Gary qu'il était un des derniers écrivains humanistes. Cela reste toujours vrai; la toile de fond de Gros-Câlin ne diffère pas fondamentalement de celle de ses autres romans: on n'assiste encore qu'aux premiers balbutiements de l'humanité. L'homme, comme le dit Foucault, n'est qu'une "invention récente". Bien qu'infiniment doué et rempli de promesses, l'homme reste encore un primitif, un reptile.

La fin du roman, où le personnage se résigne à avaler les souris, comme seul un python le ferait, et le suicide de Romain Gary qui met un terme à l'aventure Ajar a de quoi nous laisser perplexe. Toute une œuvre qui se voulait un espoir en l'homme vient pourtant s'échouer sur les rivages de la mort. L'homme peut-il être à la hauteur de ses promesses?

ANNEXE

"Ajarismes" de Gros-Câlin¹

A) Calque

"les usagés" (10) (65) (112)
"C'est un homme avec personne dedans" (14-15)
"des apparences démographiques habituelles" (22)
"dépréciation vertigineuse par suite d'inflation
et de droit sacré à la vie urinaire (26) (156)
"l'ordre des choses" (27) (123)
"tout le monde a peur du changement pour cause
d'habitude et d'inconnu (28) (164)
"le niveau de vie a augmenté, à cause de
l'expansion et du crédit" (31)
"plein emploi et promotion sociale" (33) (105)
"un agglomérat de dix millions de choses (39)
"des histoires de mue [...] pour faire peau neuve,
mais toujours la même, pseudo-pseudo" (41) (89), voir (155)
"Les pythons sont à titre définitif." (42)
"environnement, cadre de vie" (42)
"traditions, habitudes, les plis pris" (42)
"l'avortoir" (44) (54)
"C'est la nature. Il faut que chacun bouffe ce qui lui
tient à cœur." (50)
"la prospérité de l'avortoir" (54)
"Ce qui cause les préjugés, les haines, c'est le
manque de contact humain, de rapports [...]" (55)
"Je suis dans les statistiques et il n'y a rien
de plus mauvais pour la solitude" (57)
"Cela donne de la philosophie, à cause de la permanence
assurée et des valeurs immortelles, immuables." (40)
"l'impossible" (69)
"dix millions d'habitués" (73)
"il y a répression intérieure, pour ne pas déborder
en société" (76)
"j'étais [...] par voie urinaire" (86)

¹ Le chiffre entre parenthèses indique la page du roman.

"le prêt-à-porter, pour aller avec l'environnement (104)
 "la société d'abondance, l'expansion, la politique de plein emploi [...] qui veut dire que chacun est employé" (107)
 "revenu national brut, avec tête d'habitant" (114)
 "un homme dans la force de l'usage" (114)
 "le droit sacré à la vie démographique et statistique" (125)
 "état actuel, invulnérable et prématuré des choses" (130)
 "les mots ont été dressés spécialement pour préserver l'environnement" (135)
 "les naissances continuaient pseudo-pseudo dans un but de main-d'œuvre, d'expansion et de plein emploi" (155) (183)
 "Le fœtuscisme [...] c'est le droit sacré à la vie par voie urinaire" (155-156)
 "l'Etat des choses" (160)
 "vocabulaire calculé, prémédité, répétitif et imposé d'avance, précisément, dans ce but de limite qui leur a été conféré" (176)
 "Trois cent mille de nouvelles arrivées par voies urinaires, c'est ce qu'on appelle le revenu national brut. [...] l'agriculture qui manque de bras, les nouveaux-nés pseudo-pseudo [...] ce ne sont pas pour moi [...] des problèmes de naissance." (183)
 "l'existoir" (187) (188)
 "j'étais contre les lois de la nature avec environnement, conditionnement et droit sacré à quelle vie" (215)
 "Il ne comprenait pas comme tous ceux qui sont par habitude." (218)
 "Le matin, j'ai avalé la [...] souris, pour la bonne volonté et l'environnement." (219)
 "Dans un agglomérat de dix millions d'habitues, il faut faire comme tout le monde. Il faut être et faire semblant des pieds à la tête." (220)

B) Carte

"des cris défiant toute concurrence" (9)
 "il ne s'agit pas seulement de tirer [son] épingle du jeu, mais de bouleverser tous les rapports du jeu avec des épingles" (10)
 "les affinités sélectives"(17), "les sélectivités affectives" (40)
 "la clandestinité" (22) (29) (39)
 "je sollicite l'apparition de l'erreur humaine à son échelon le plus humblement démographique" (25)
 "la confusion avec manifestation d'espoir est caractéristique des états latents et prénataux" (27)
 "l'espoir, c'est l'angoisse incompréhensible, avec pressentiments, possibilités d'autre chose, de quelqu'un d'autre" (28)

"je ne me considère pas comme définitif
mais en position d'attente et d'apparition
éventuelle" (29)

"la fin de l'impossible, avec fraternité entre
les règnes" (38)

"si quelqu'un essayait vraiment quelqu'un d'autre [...] je
pense qu'il y aurait peut-être un changement
Intéressant" (42)

"aspirer, c'est un acte contre nature" (45)

"j'attends qu'il [le python] fasse un bond prodigieux
dans l'évolution et qu'il me parle d'une voix humaine (60)

"J'attends la fin de l'impossible." (60-61)

"j'avais l'impression [...] que c'était Gros-Câlin qui
rêvait — j'ai vu une fois [...] des gens qui se rencontraient
au milieu de la rue et qui se parlaient" (63)

"prologomène" (64) (84) (168)

"Jean Moulin et Pierre Brossolette étaient des prénaturés,
des pressentimentaux anticipaires" (80)

"prises de conscience prénatales" (84)

"j'étais prénatal, prématuré" (86) (129)

"mon état latent de film non développé d'ailleurs
sous-exposé" (87)

"il faudrait une mutation biologique" (89)

"les angoisses prénatales" (91)

"la musique à l'intérieur est une chose qui a
besoin d'aide extérieure" (103)

"naissance avec vie" (120)

"un environnement favorable à la venue du monde" (129)

"je crus pendant quelques instants que j'allais naître" (140)

"quelqu'un pouvait encore naître quelque part à la suite
d'une défaillance de l'autorité ou d'une fissure de
l'avortoir, comme il y a deux mille ans, lorsque soudain
il y eut homme" (147)

"Il y eut en moi quelque chose comme une naissance, ou
tout au moins [...] comme une fin du bifteck" (150)

"[Gros-Câlin] n'est pas à proprement parler un invertébré,
mais un informulé" (158)

"je commence souvent à me sentir [...] comme une erreur" (166)

"j'aspire de tout mon souffle respiratoire à une langue
étrangère. Une langue tout autre et sans précédent, avec
possibilités." (176)

"L'angoisse doit être à tout prix encouragée chez les
prématurés dans un but de naissance." (187)

"je n'allais pas me soumettre comme ça aux lois de la
nature" (215)

"J'éprouve [...] des états latents et aspiratoires" (222)

BIBLIOGRAPHIE

I. ECRITS DE ROMAIN GARY

OUVRAGES PUBLIES EN FRANCE

Education européenne, Paris, Calmann-Lévy, 1945, 178 p.

Tulipe (édition définitive), Paris, Gallimard, 1970, 179 p. (Première édition, 1947)

Le Grand Vestiaire, Paris, Gallimard, 1949, 343 p.

Les Couleurs du jour, Paris, Gallimard, 1952, 269 p.

Les Racines du ciel, Paris, Gallimard, 1956, 443 p.

La Promesse de l'aube, Paris, Gallimard, 1971, 377 p. (Première édition, 1960)

Johnnie Cœur, Paris, Gallimard, 1961, 179 p.

Gloire à nos illustres pionniers, Paris, Gallimard, 1962, 269 p.

Lady L., Paris, Gallimard, 1963, 239 p.

Frère Océan I: Pour Sganarelle, Paris, Gallimard, 1965, 476 p.

La Comédie américaine I: Les Mangeurs d'étoiles, Paris, Gallimard, 1966, 331 p.

Frère océan II: La Danse de Gengis Cohn, Paris, Gallimard, 1967, 276 p.

Frère Océan III: La Tête coupable, Paris, Gallimard, 1968, 301 p.

La Comédie américaine II: Adieu Gary Cooper, Paris, Galliamrd, 1969, 283 p.

Chien Blanc, Paris, Gallimard, 1971, 117 p.

La Trésors de la mer Rouge, Paris, Gallimard, 1971, 117 p.

Europa, Paris, Gallimard, 1972, 375 p.

Les Enchanteurs, Paris, Gallimard, 1973, 397 p.

La Nuit sera calme (entretiens avec François Bondy), Paris, Gallimard, coll. L'Air du temps, 1974, 261 p.

Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable, Paris, Gallimard, 1975, 259 p.

Clair de femme, Paris, Gallimard, 1977, 167 p.

La Comédie américaine III: Charge d'âme, Paris, Gallimard, 1977, 315 p.

La Bonne Moitié, Paris, Gallimard, 1979, 161 p.

Les Clowns lyriques, Paris, Gallimard, 1979, 255 p.

Les Cerfs-volants, Paris, Gallimard, 1980, 389 p.

Vie et Mort d'Emile Ajar, Paris, Gallimard, 1981, 43 p.

OUVRAGES PUBLIES SOUS LE PSEUDONYME D'EMILE AJAR

Gros-Câlin, Paris, Mercure de France, 1974, 223 p.

La Vie devant soi, Paris, Mercure de France, 1975, 270 p.

Pseudo, Paris, Mercure de France, 1976, 217 p.

L'Angoisse du roi Salomon, Paris, Mercure de France, 1979, 345 p.

OUVRAGE PUBLIE SOUS LE PSEUDONYME DE FOSCO SINIBALDI

L'Homme à la colombe (édition définitive), Paris, Gallimard, 1984, 168 p. (Première édition, 1959)

OUVRAGE PUBLIE SOUS LE PSEUDONYME DE SHATAN BOGAT

Les Têtes de Stéphanie, Paris, Gallimard, 1974, 289 p.

OUVRAGES ECRITS EN ANGLAIS

Lady L., New York, Simon & Schuster, 1958, 217 p.

Hissing Tales (Gloire à nos illustres pionniers), New York, Harper & Row, 1960, 186 p.

The Ski Bum (Adieu Gary Cooper), New York, Harper & Row, 1966, 244 p.

The Gasp (Charge d'âme), New York, G.P. Putnam's Sons, 1973, 253 p.

II. OUVRAGES CITES

ROMAIN GARY

Gros-Câlin, Paris, Mercure de France, 1974, 223 p.

La Tête coupable, Paris, Gallimard, 1968, 301 p.

La Comédie américaine II: Adieu Gary Cooper, Paris, Gallimard, 1969, 283 p.

La Nuit sera calme, Paris, Gallimard, coll. L'Air du temps, 1974, 261 p.

Frère Océan II: La Danse de Gengis Cohn, Paris, Gallimard, 1967, 276 p.

Le Grand Vestiaire, Paris, Gallimard, 1949, 343 p.

Gloire à nos illustres pionniers, Paris, Gallimard, 1962, 267 p.

La Bonne Moitié, Paris, Gallimard, 1979, 161 p.

La Vie devant soi, Paris, Mercure de France, 1975, 270 p.

- Vie et Mort d'Emile Ajar, Paris, Gallimard, 1981, 43 p.
- Chien Blanc, Paris, Gallimard, 1970, 257 p.
- Pseudo, Paris, Mercure de France, 1976, 217 p.
- Frère Océan I: Pour Sganarelle, Paris, Gallimard, 1965, 476 p.
- La Promesse de l'aube, Paris, Gallimard, 1971, 380 p.
(Première édition, 1960)
- La Comédie américaine I: Les Mangeurs d'étoiles, Paris, Gallimard, 1966, 331 p.
- L'Angoisse du roi Salomon, Paris, Mercure de France, 1979, 345 p.

III. OUVRAGES DIVERS CITES

LIVRES

- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, Capitalisme et Schizophrénie: L'Anti-Œdipe, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1972, 494 p.
- _____, Kafka: pour une littérature mineure, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1975, 159 p.
- _____, Rhizome, Paris, Editions de Minuit, 1976, 74 p.
- _____, Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux, Paris, Editions de Minuit, coll. "Critique", 1980, 645 p.
- DELEUZE, Gilles et Claire Parnet, Dialogues, Paris, Editions Flammarion, coll. Dialogues, 1977, 179 p.
- GUILMETTE, Armand, Gilles Deleuze et la modernité, Trois-Rivières, Editions du Zéphyr, 1984, 146 p.
- LABORIT, Henri, L'Homme imaginant, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1981, 189 p. (Première édition, 1970)

_____, Eloge de la fuite, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1983, 186 p. (Première édition, 1976)

NIETZSCHE, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1971, 507 p. (traduction de l'allemand sous la responsabilité de Gilles Deleuze et de Maurice de Gandillac, 1971)

TOURNIER, Michel, Le Vol du vampire, Paris, Mercure de France, 1981, 398 p.

ENREGISTREMENT MAGNETOSCOPIQUE

FAUCHER, Jean (réalisateur), Propos et Confidences de Romain Gary (quatre émissions), Montréal, Société Radio-Canada, 1980, 120 min.

IV. ECRITS SUR ROMAIN GARY ET EMILE AJAR

[ANONYME], "Parmi eux, lundi, le Goncourt et le Renaudot", Figaro Littéraire, no. 1487, 16 nov. 1974, IV, p. 18.

_____, "Le second exploit d'Emile Ajar: La tendresse des paumés", Le Monde, no. 9534, 17 sept. 1975, pp. 1, 21.

_____, "La pension de Mme Rosa", L'Express, no. 1264, 29 sept.- 5 oct. 1975, pp. 58-59.

_____, "Sans incident - Emile Ajar a été proclamé prix Goncourt et Jean Joubert prix Renaudot - Mystère, pétards et verrous", Le Monde Hebdomadaire, no. 1412, 13-19 nov. 1975, pp. 13, 16.

_____, "Ni assiettes cassées ni surprise chez Drouant: Goncourt - Ajar couronné. Le Renaudot à Jean Joubert.", Le Figaro, 18 nov., pp. 1, 28.

_____, "Pas de portrait d'Emile Ajar", Le Soleil, 22 nov. 1975, p. D3.

- _____, "Quatre jours après le prix: Ajar refuse le Goncourt", Le Monde, no. 9591, 22 nov. 1975, pp. 1, 30.
- _____, "Emile Ajar retrouvé à Paris", Le Monde, no. 8582, 23-24 nov. 1975, p. 11.
- _____, "Un démenti de Romain Gary", Le Monde des Livres, no. 9596, 28 nov. 1975, p. 18.
- _____, "Un palmarès décevant", Spectacle du Monde, janvier 1976, pp. 71-75.
- _____, "There's a world elsewhere", New Yorker, 27 mars 1978, pp. 121-124.
- _____, "Emile Ajar: Momo", New Yorker, 10 avril 1978, pp. 143-144.
- _____, "Mort d'Emile Ajar, cet autre personnage de Romain Gary", Le Devoir, 4 juillet 1980, p. 14.
- _____, "La "mort" d'Emile Ajar: Le fils de Romain Gary accuse Paul Pavlowitch d'avoir effectué une opération publicitaire", Le Monde, 4 juillet 1980, p. 32.
- _____, "Emile Ajar, Goncourt 1975, c'était en fait Romain Gary", Le Devoir, 2 juillet 1981, p. 10.
- _____, "Romain Gary, alias Emile Ajar, grand mystificateur", La Presse, 2 juillet 1981, p. A14.
- _____, "La "mort" d'Emile Ajar: Un texte de Gary authentifie la révélation de Paul Pavlowitch", Le Monde, 3 juillet 1981, p. 14.
- _____, "Gary était Ajar", Le Soleil, 4 juillet 1981, p. E5.
- _____, "La version Gary du mythe Ajar", Le Monde, 12-13 juillet 1981, p. 8.
- ALBERES, René-Marill, "Gary en direct. Gary a eu la chance d'être en littérature un des huit ou neuf bons aventuriers du siècle", Nouvelles Littéraires, no. 2450, 9-16 sept. 1974, p. 4.

- AMZALLAG, Marc, Altruisme et solitude dans l'œuvre romanesque de Romain Gary, 1945-1960, Ottawa, National Library of Canada, 1972, 112 p. (M.A. McGill)
- ARNOLD, Gary, "Madame Rosa: it's too virtuous for its own good", Washington Post, 13 avril 1978, B-1, p. 13.
- AUTRAND, Dominique, "Pour Ajar l'écriture c'est le règne du 'pseudo'", Quinzaine Littéraire, no. 247, 1er janv. 1977, p. 9.
- BABY, Yvonne, "Entretien. Rencontre avec l'auteur de La Vie devant soi — la maison d'Ajar", Le Monde des Livres, no. 9554, 10 oct. 1975, p. 20.
- _____, "La voix d'Ajar", Le Monde, no. 9591, 22 nov. 1975, p. 30.
- BAER, Colette, " "Pseudo". Un chant d'humour". Les Nouveaux Cahiers, no. 48, printemps 1977, pp. 75-77.
- BANDLER, Michael, "The dybbuk of Licht", Saturday Review, 6 août 1968, pp. 36-37 et 65.
- BARKER, Paul, "A softness at the centre", Times, 29 juillet 1971, p. 11.
- BAROCHE, Christiane, "Emile Ajar: Gros-Câlin", Nouvelle Revue Française, no. 265, janv. 1975, pp. 105-106.
- _____, "Emile Ajar: La Vie devant soi", Nouvelle Revue Française, no. 277, janv. 1976, pp. 98-99.
- BASILE, Jean, "Le jeune Arabe et la grosse dame", Le Devoir, 13 déc. 1975, p. 15.
- BEAUSOLEIL, Claude, "Des romans français de la rentrée", Le Devoir, 13 oct. 1979, p. 24.
- BEHAR, Henri, "Ironie tragique", Europe, no. 630, oct. 1981, pp. 190-191.
- BELMANS, Jacques, "Romain Gary: Charge d'âme", Marginales, janv.-févr.-mars 1978, p. 9.
- BOISDEFFRE, Pierre de, "L'inadmissible Romain Gary", Nouvelles Littéraires, no. 2090, 21 sept. 1967, p. 6.
- _____, "La Nuit sera calme", La Nouvelle Revue des deux mondes, Paris, juillet-septembre 1974, p. 402-406.

- _____, "Pour saluer Romain Gary", Le Figaro, 9 déc. 1980, p. 2.
- BONDY, François, "On the death of a friend: Romain Gary", Encounter, LVII, no. 2, août 1981, pp. 33-35.
- _____, "Notes & topics: A man & his double", Encounter, LVII, no. 4, oct. 1981, pp. 42-43.
- BOSQUET, Alain, "Romain Gary, mémoire européenne", Le Quotidien de Paris, 20 mai 1980, p. 30.
- BOUJUT, Michel, "Les Clowns lyriques", Nouvelles Littéraires, no. 2692, 21 juin 1979, p. 23.
- BOULAY, Laure, "Un écrivain très heureux", Paris-Match, no. 1465, 24 juin 1977, pp. 30-31.
- BOURGEADE, Pierre, "Romain Gary: Vie et Mort d'Emile Ajar", Nouvelle Revue Française, no. 345, 1er oct. 1981, pp. 140-141.
- BRECHON, Robert, "Lettre de France: Le cas Ajar", Coloquio/Letras, no. 33, sept. 1976, pp. 87-88.
- BROYARD, Anatole, "Romain Gary: Your ticket is no longer valid", New York Times Book Review, 3 avril 1977, p. 14.
- BURGUET, Frantz-André, "Les Cerfs-volants", Magazine Littéraire, juillet-août 1980, p. 42.
- CAGNON, Maurice, "Emile Ajar: Pseudo", French Review, LI, no. 2, déc. 1977, pp. 324-325.
- CAMERIERI, Piero, "Clair de femme", Culture française, XXV, 1978, pp. 41-42.
- CHALAIS, François, "L'atout Simone Signoret. Qui était donc Ajar?", Le Figaro, 5 nov. 1977, p. 29.
- CHALON, Jean, "Avec les ajarophiles", Le Figaro Littéraire, no. 1596, 18-19 déc. 1976, III, p. 19.
- CHAMPAGNE, Roland A., "Ajar, Emile: La Vie devant soi", Modern Language Journal, LXI, no. 1-3, janv.-févr. 1977, p. 65.
- CHAPSAL, Madeleine, "Les ambassades de Romain Gary", L'Express, no. 1194, 27 mai- 2 juin 1974, p. 64.
- _____, "Romain Gary: quand le soleil ne se lève plus", L'Express, no. 1246, 26 mai- 1er juin 1975, pp. 58-59.

- CHAPUIS, Bernard, "L'archéologie du cœur", Le Nouvel Observateur, 18-24 juillet 1981, p. 71.
- CHELLABI, Leïla, L'Infini, côté cœur, Montréal, Stanké, 1984, 182 p.
- CLERVAL, Alain, "L'éternel vagabond", Quinzaine Littéraire, 1er août 1967, p. 11.
- CLUNY, Claude-Michel, "La Vie devant soi par Emile Ajar", Magazine Littéraire, no. 106, nov. 1975, p. 32.
- COOPER, Danielle Chavy, "L'Angoisse du roi Salomon", World Literature Today, LIV, 1980, p. 594.
- D., G., "Un auteur mystérieux", Le Nouvel Observateur, no. 567, 22-28 sept. 1975, p. 74.
- DANIEL, John, "Dvouring love", Manchester Guardian Weekly, 8 févr. 1962, p. 10.
- DANIEL, Jean, "Gary l'immigré", Le Nouvel Observateur, 8 déc. 1980, p. 20.
- DAUBENTON, Annie, "Le soleil, les clowns et les chiens...", Les Nouvelles Littéraires, no. 2500, 29 sept. 1975, p. 4.
- De Feo, Ronald, "Two disappointments, one disaster", National Review, 16 mars 1973, p. 323-324.
- DELFOSSE, Betty, "L'Angoisse du roi Salomon", La Revue Nouvelle, LXXI, janv.-juin 1980, pp. 220-221.
- DESANTI, Dominique, "Masquer son nom", Corps écrit, no. 8, 1983, pp. 91-98.
- DORMANN, Geneviève, "Pourquoi mon ami Romain s'est-il donc suicidé?", Figaro Magazine, 6-12 déc. 1980, pp. 102-103.
- DUMUR, Guy, "Au-delà de cette limite... Romain Gary", Le Nouvel Observateur, 8 déc. 1980, p. 27.
- EERDE, John A. Van, "Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable", Books abroad, L, 1976, pp. 826-827.
- ESTANG, Luc, "Les mangeurs d'étoiles de Romain Gary", Figaro Littéraire, no. 1062, 25 août 1966, p. 4.

- EZINE, Jean-Louis, "Voyage au pays d'AJAR, ou AJAR malgré lui", Nouvelles Littéraires, no. 2562, 9 déc. 1976, pp. 3-4.
- _____, "AJAR ne s'adapte pas. Jean-Pierre Rawson a fait un film du premier roman de AJAR, Gros-Câlin", Nouvelles Littéraires, no. 2715, 6 déc. 1979, p. 34.
- _____, "AJAR ou l'art de se faire peur", Nouvelles Littéraires, no. 2730, 27 mars 1980, p. 19.
- _____, "Après la mort de Romain Gary, le suicide est-il un genre littéraire?", Nouvelles Littéraires, 11 déc. 1980, p. 60.
- _____, "Lettre ouverte à un ami de longue dette", Nouvelles Littéraires, no. 2795, 9 juillet 1981, p. 24.
- _____, Les Ecrivains sur la sellette, Paris, Seuil, 1981, pp. 9-15.
- FOLCH-RIBAS, Jacques, "Le roman d'amour: au plaisir de lire", La Presse, 7 juin 1980, p. C2.
- _____, "Amour, délice... et cerfs-volants: au plaisir de lire", La Presse, 19 juillet 1980, p. B3.
- _____, "Un scandale tonique: au plaisir de lire", La Presse, 25 juillet 1981, p. C3.
- FOLON, Jean-Michel, "La vie littéraire: Gary, AJAR et Folon", Le Monde des Livres, 24 juillet 1981, p. 12.
- FOULETIER-SMITH, N. M., "Les Nords-Africains en France: réalités et représentations littéraires", French Review, LI, no. 5, 1978, pp. 683-691.
- FRANCE-DUFAUX, Paule, "Romain Gary propose un livre à partager", Le Soleil, 28 décembre 1974, p. D8.
- _____, "La condition masculine selon Gary et Freustie", Le Soleil, 13 sept. 1975, p. D2.
- _____, "La belle histoire d'amour de Momo et Mme Rosa", Le Soleil, 22 novembre 1975, p. D3.
- _____, "Le style ajarien plus éblouissant que jamais", Le Soleil, 31 mars 1979, p. C6.
- FREUSTIE, Jean, "Le sexagénaire et son remplaçant", Le Nouvel Observateur, 23 juin 1975, p. 60.

- _____, "Le gamin et la monstresse", Le Nouvel Observateur, 22 sept. 1975, p. 74.
- _____, "La défense Ajar", Le Nouvel Observateur, 27 déc. 1976, p. 51.
- _____, "Clair de femme, par Romain Gary", Le Nouvel Observateur, 6 mars 1977, p. 75.
- _____, "La manière Ajar, roman", Le Nouvel Observateur, 26 février 1979, p. 69.
- FREYBURGER, Henri, "L'Angoisse du roi Salomon", French Review, LIII, 1979-1980, p. 972-973.
- GALEY, Mathieu, "Python mon amour", L'Express, no. 1211, 23-29 sept. 1974, p. 17.
- _____, "Ajar, fils de personne", L'Express, no. 1328, 20-26 déc. 1976, p. 69.
- _____, "Romain Gary: un nouveau voyage sentimental", L'Express, no. 1336, 14-20 févr. 1977, p. 19-20.
- GALLAGHER, Guy, L'Humanisme dans l'œuvre de Romain Gary, M.A., Université Laval, 1969.
- _____, L'Univers imaginaire de Romain Gary, Université Laval, 1979, 222 p.
- GAMARRA, Pierre, "Les feuilles d'automne", Europe, no. 561-562, janv.-févr. 1976, pp. 220-225.
- GARCIN, Jérôme, "Gary derrière le masque", Nouvelles Littéraires, no. 2795, 9 juillet 1981, p. 25.
- GAUTHIER, J. D., "Romain Gary: The Dance of Gengis Cohn", America, 28 sept. 1968, pp. 264-265.
- GENET (pseud. de Janet Flanner), "Letter from Paris", New-Yorker, XXXII, no. 43, 15 déc. 1956, p. 163-164.
- GLASGOW, Janis, "Romain Gary: Les trésors de la mer Rouge", French Review, XLVI, no. 5, avril 1973, pp. 1053-1054.
- _____, "Romain Gary: La Nuit sera calme", French Review, XLIX, no. 3, février 1976, pp. 442-443.
- _____, "Romain Gary: Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable", French Review, L, no. 4, mars 1977, p. 668.

- GODARD, Colette, "Simone Signoret is Madame Rosa: the fairest one of all", Manchester Guardian Weekly, 23 avril 1978, p. 14.
- GOURY, Gérard-Humbert, "Pseudo", Magazine Littéraire, mars 1977, p. 47.
- GRISOLIA, Michel, "Gros-Câlin par Emile Ajar", Magazine Littéraire, nov. 1974, p. 48.
- HATCH, Robert, "Films", Nation, 15 avril 1978, pp. 443-444.
- HESS, John L., "Madame Rosa in charge", New-York Times Book Review, 2 avril 1978, p. 15.
- JARDIN, Claudine, "Les illustrations retrouvées", Figaro Littéraire, 17 juillet 1973, p. 13.
- _____, "La confession dé cousue de Romain Gary", Figaro Littéraire, 8 juin 1974, II, p. 14.
- _____, "Jusqu'où va Romain Gary?", Figaro Littéraire, 24 mai 1975, II, p. 16.
- JOSSELIN, Jean-François, "Des lauréats sans nom", Le Nouvel Observateur, 24 no. 1975, p. 82.
- KAIL, Andrée, "Le symbole dans les Racines du ciel", French Review, XXXII, oct. 1958, pp. 38-43.
- KAUFFMANN, Judith, "La danse de Gary ou Gengis Cohn et la valse-horà des mythes de l'Occident", Etudes Littéraires, XVII, avril 1984, pp. 71-94.
- KAUFFMAN, Stanley, "On films", New Republic, 29 avril 1978, p. 23.
- KIEJMAN, Georges, "Une initiative regrettable", Le Monde, 3 juillet 1981, p. 14.
- KOSTER, Serge, "Un autodidacte de l'angoisse", Quinzaine Littéraire, 16 mars 1979, p. 6.
- KOVACS, Laurand, "L'Angoisse du roi Salomon", Nouvelle Revue Française, no. 316, 1er mai 1979, pp. 123-126.
- LAKICH, John J., "Europa", Books abroad, XLVIII, 1974, pp. 84-85.
- LALANDE, Bernard, "Ajar. Pour une lecture de 'La Vie devant soi'", Le français dans le Monde, janv. 1981, pp. 37-40, pp. 57-59.

- LAMONT, Rosette C., "Emile Ajar: La Vie devant soi", French Review, L, no. 6, mai 1977, pp. 952-953.
- LAMPORT, Felicia, "Tempting us with an apple a day", Washington Post Book Week, I, no. 27, 15 mars 1964, p. 4.
- LAURIER, Marie, "Chellabi: vivre avec Romain Gary et Emile Ajar", Le Devoir, 8 décembre 1984, p. 30.
- LE CLEC'H, Guy, "Romain Gary veut rendre à ses héros la joie de vivre ", Figaro Littéraire, 14 juillet 1966, p. 2.
- LECLERCQ, Pierre-Robert, "Charge d'âme", Etudes, janv.-juin 1978, p. 416.
- LEITCH, David, "Prix spécial", New Statesman, 9 janv. 1976, pp. 43-44.
- _____, "Vanishing manhood", Times Literary Supplement, 13 févr. 1976, p. 158.
- LEROUX, André, "La prostituée et l'enfant", Le Devoir, 18 mars 1978, p. 52.
- LEVIN, Martin, "New & novel", New York Times Book Review, 21 sept. 1975, p. 34.
- LEVY, Raymond, "Elle ne nous quittera plus", Nouvelles Littéraires, 3 novembre 1977, p. 32.
- LEWIS, Flora, "Simone Signoret - from sultry sirens to faded floozy", New York Times, 19 mars 1978, pp. 19, 22.
- LUSTIG, Bette H., "Emile Ajar demystified", French Review, LVII, 1983/1984, pp. 203-212.
- MALCOM, David, "Don Quixote in Africa", New-Yorker, 1er février 1958, pp. 78-80.
- MAMBRINO, Jean, "Romain Gary: La Nuit sera calme", Etudes, octobre 1974, pp. 467-468.
- _____, "L'Angoisse du roi Salomon", Etudes, juillet-décembre 1979, p. 267.
- MARTEL, Réginald, "Que d'amour, que d'amour", La Presse, 13 sept. 1975, p. D3.

- _____, "La tranquille insolence de l'enfance",
La Presse, 22 nov. 1975, p. D2.
- _____, "Une tragédie qui parle d'espoir",
La Presse, 29 janvier 1977, p. D3.
- _____, "Le personnel et le général selon Jeannot
Lapin", La Presse, 11 août 1979, p. B2.
- MATIGNON, Renaud, "Emile Ajar, prochain Renaudot?
Portrait d'un inconnu.", Le Figaro, 17 nov. 1975,
p. 29.
- MAUROUX, Jean-Baptiste, "Un gentil divertissement",
Quinzaine Littéraire, 1er nov. 1975, p. 10.
- MERKIN, Daphne, "Momo", New Republic, 22 avril 1978,
pp. 34-36.
- MOGUI, Jean-Pierre, "Emile Ajar avait répondu d'avance
à nos questions", Le Figaro, 18 nov. 1975, p. 28.
- MOHRT, Michel, "Mythe et python", Figaro Littéraire,
28 sept. 1974, III, p. 13.
- MOLE, John H., "Irony in the soul", Times Literary
Supplement, 8 sept. 1978, p. 996.
- MONIER, Louis et Arlette MERCHEZ, "Je suis un irrégulier",
Nouvelles Littéraires, 31 octobre 1968, pp. 1, 14.
- MONTALBETTI, Jean, "Romain Gary: L'Amérique contres ses
démons", Nouvelles Littéraires, 9 avril 1970,
pp. 1, 11.
- MOREAU, Jean A., "Emile Ajar: Le Langage devant soi (sic)",
Critique, nov. 1975, pp. 1197-1199.
- McKEE, R. S., The Humanism of Gary, Trinity College,
University of Dublin, 1979-1980.
- NOURISSIER, François, "Le remueur de rêves", Le Point,
3 juin 1974, pp. 120-121.
- _____, "De la (trop) belle ouvrage", Figaro Magazine,
31 mars 1979, p. 72.
- OJO, Adebayo, Romain Gary et la condition humaine, M.A.,
Queens, 1969.
- OSTER, Daniel, "Eros voyage sans ticket", Nouvelles
Littéraires, 28 juillet 1975, p. 4.

- PAVLOWITCH, Paul, L'Homme que l'on croyait, Paris, Fayard, 1981, 313 p.
- PEDRON, François, "Emile Ajar: Ses aveux en font un homme définitivement seul", Paris-Match, 17 juillet 1981, pp. 20-21.
- PEREZ, Michel, "L'admirable Signoret", Nouvelles Littéraires, 3 nov. 1977, p. 32.
- PFEFFERKORN, Eli, "The art of survival: Romain Gary's The Dance of Genghis Cohn", Modern Language Studies, automne 1980, pp. 76-78.
- PIATIER, Jacqueline, "Romain Gary au palais des mirages", Le Monde des Livres, 7 juillet 1972, pp. 11-14.
- _____, "Rouerie et fraîcheur de l'imaginaire: Romain Gary et Maurice Schumann", Le Monde des Livres, 7 juin 1973, pp. 19-20.
- _____, "Mystification et confession de Romain Gary: Les Têtes de Stéphanie; La Nuit sera calme.", Le Monde des Livres, 9 août 1975, p. 9.
- _____, "En dépit du mystère", Le Monde, 19 nov. 1975, p. 16.
- _____, "La troisième apparition d'Ajar: A visage pseudo-découvert", Le Monde des Livres, 3 déc. 1976, pp. 17, 19.
- _____, "Les paradoxes de Romain Gary", Le Monde des Livres, 4 mars 1977, p. 17.
- _____, "Une bouffonnerie métaphysique d'Ajar", Le Monde des Livres, 2 février 1979, pp. 11, 13.
- _____, "Un picaro généreux; le suicide de Romain Gary", Le Monde, 4 décembre 1980, pp. 1, 15.
- _____, "La mort d'Emile Ajar: Une mystification littéraire", Le Monde, 2 juillet 1981, p. 1, 24.
- PLATE, Thomas Gordon, "Roman carnival", Newsweek, 19 août 1968, p. 86.
- PLESSY, Bernard, "Romain Gary: Les Enchanteurs", Bulletin des Lettres, 15 juin 1973, pp. 250-251.
- _____, "Romain Gary: La Nuit sera calme", Bulletin des Lettres, 15 février 1975, p. 76.

POIROT-DELPECH, Bertrand, "Retours d'âge- Au-delà de cette limite... de Romain Gary; Loin du paradis de Jean Freustié", Le Monde Hebdomadaire, no. 1385, 8-14 mai 1975, p. 14.

_____, "les prix 1975: Sous le signe de l'exigence", Le Monde des Livres, 5 décembre 1975, p. 21.

_____, "Les belles âmes vont mourir à Hollywood", Le Monde des Livres, 22 juin 1979, p. 19.

_____, "Les Cerfs-volants, de Romain Gary: A la poursuite du bleu", Le Monde des Livres, 9 mai 1980, p. 19.

_____, "A "Apostrophes": Gary avait bien choisi son Ajar", Le Monde, 5-6 juillet 1981, p. 11.

_____, "Ajar alias Gary: La "liberté nécessaire" ", Le Monde des Livres, 10 juillet 1981, pp. 15, 17.

_____, "Ajar alias Gary", Le Monde Hebdomadaire, 30 juillet- 5 août 1981, p. 10.

PONS, Anne, "Ajar seul avec tous", Le Point, 5 février 1979, p. 82.

_____, "La promesse du crépuscule; Romain Gary", Le Point, 8 décembre 1980, p. 101.

PONS, Christian, "Emile Ajar: La Vie devant soi ou les misérables et le bonheur d'écrire", Le Cerf-Volant, 4e trimestre 1976, pp. 15-18.

POULET, Georges (ce n'est pas le critique Poulet), "Correspondance: Après la mort de Romain Gary", Le Monde des Livres, 12 décembre 1980, p. 24.

POULET, Robert, "Romans de relations: Roger Ikor: L'Eternité derrière; Frantz-André Burguet: Le Grand Amour de Jérôme Dieu; Romain Gary: Les Cerfs-volants; Henry Bonnier: L'Enfant du Mont-Salvat; Andrée Martinerie: L'Espace d'un cri; Jean Anglade: La Bonne Rosée", Spectacle du Monde/Réalités, juillet 1980, pp. 92-96.

POWELL, Dilys, "Call me Madam", Punch, 18 avril 1979, p. 693.

PRILLOT, Anne, "Prix Goncourt: La Vie devant soi, d'Emile Ajar", Eaux Vives, janvier 1976, pp. 15-16.

- PUDLOWSKI, Gilles, "Charge d'âme", Nouvelles Littéraires, 19 janvier 1978, p. 24.
- PUDLOWSKI, Gilles et Jérôme GARCIN, "Ajar est mort, vive Ajar! Sept ans de vie derrière soi", Nouvelles Littéraires, 2 juillet 1981, p. 32.
- PUDLOWSKI, Gilles, "Emile Ajar a-t-il assassiné Gary?", Nouvelles Littéraires, 9 juillet 1981, pp. 23-24.
- QUIQERE, Henri, "Romain Gary, écrivain de février", Le Matin de Paris, 19 février 1977, p. 25.
- RASPIENGEAS, Jean-Claude, "La Bonne Moitié", Nouvelles Littéraires, 3 mai 1979, p. 23.
- RAWLS, Wendell Jr., "FBI admits planting a rumor to discredit Jean Seberg in 1970", New York Times, 15 septembre 1979, pp. 1, 16.
- REDMAN, Ben Ray, "Lower depths of Paris", Saturday Review of Literature, 3 juin 1950, p. 14.
- RIPERT, Pierre, "Les dessous de la bataille entre la dentelle et l'imprécation", Figaro, 19 novembre 1974, p. 25.
- RIVAS, Daniel E., "Romain Gary: Les Cerfs-Volants", French Review, LV, no. 1, octobre 1981, pp. 156-157.
- ROCHEREAU, Jean, "La mort de Romain Gary", La Croix, 4 décembre 1980, p. 1.
- RODITI, Edouard, "The Sephardic element in contemporary French literature", Jewish Quaterly, automne-hiver 1978-1979, pp. 95-101.
- ROYER, Jean, "Romain Gary accuse", Le Devoir, 24 octobre 1981, p. 23.
- ROYER, Jean-Michel, "Au jour le jour: Mort d'un blanc", Le Monde, 4 décembre 1980, p. 1.
- SAIRIGNE, Guillemette de, "L'Homme qui n'était pas pour toutes les saisons; les ultimes confidences de Romain Gary", Le Matin de Paris, 8 décembre 1980, p. 26.
- _____, "Les racines d'un homme", L'Express, 13 décembre 1980, pp. 81-82.

- SAVIGNEAU, Josayne, "Les funérailles de Romain Gary: Hommage à un soldat", Le Monde, 11 décembre 1980, p. 27.
- SCIASCIA, Leonardo, "Le visage sur le masque(post-scriptum)" (trad. de l'italien par Jean-Noël Schifano), Nouvelle Revue Française, no. 356, sept. 1982, pp. 40-44.
- SIPRIOT, Pierre, "Harold et Maud des bas-fonds", Figaro Littéraire, 13 sept. 1975, II, p. 14.
- _____, "Etre deux c'est pour moi la seule unité concevable", Figaro Littéraire, 12 février 1977, I, p. 13, III, p. 15.
- SOREL, Alexandre, "Vous avez dit Ajar...?", L'Express, 1er décembre 1975, pp. 61-62.
- SOURIAU, Christiane, "Littérature française sur le Maghreb", Annuaire de l'Afrique du Nord, no. XIV, 1975, pp. 1361-1362.
- SPENCER, Samia, " "Madame Rosa", film de Moshe Mizrahi", French Review, LIV, 1980-1981, pp. 371-372.
- SPITERI, Gérard, "La proie pour l'ombre", Nouvelles Littéraires, 24 novembre 1975, p. 16.
- SPITZ, Robert Stephen, "Emile Ajar: Momo", Saturday Review, 4 mars 1978, p. 31.
- TOURNIER, Michel, "Emile Ajar: "Un feu de paille qui dure!" ", Paris-Match, 6 avril 1979, pp. 20-21.
- _____, "Emile Ajar ou la vie derrière soi", Le Vol du vampire, Paris, Mercure de France, 1981, pp. 329-344.
- TREMBLAY, Régis, "L'affaire Ajar: un secret lumineux", Le Soleil, 19 septembre 1981, p. E11,
- _____, "Des livres à offrir... et à s'offrir", Le Soleil, 12 décembre 1981, p. E8.
- TRUDEL, Clément, "L'équation Ajar-Gary", Le Devoir, 18 août 1981, p. 14.
- TYTELL, Pamela, "Galerie de portraits: Jean-Louis Ezine: Les Ecrivains sur la sellette", Magazine Littéraire, mars 1981, pp. 55-56.

- VIANSSON-PONTE, Pierre, "Science et politique-fiction: Gary, voleur d'âmes", Le Monde, 15-16 janvier 1978, pp. 1, 18.
- VILLANI, Sergio, "Les Clowns lyriques", World Literature Today, LV, 1981, p. 62.
- VITOUX, Frédéric, "Charge d'âme, d'un auteur l'autre", Le Nouvel Observateur, 27 mars 1978, p. 74.
- _____, "Livres: Les Cerfs-volants", Le Nouvel Observateur, 14 juin 1980, p. 9.
- WALT, James, "Seizing God's powers", New Republic, 24 mars 1973, pp. 26-27.
- _____, "Clair de femme", World Literature Today, LII, 1978, p. 258.
- WARDI, Charlotte, "Le génocide des juifs dans la fiction romanesque française: 1945-1970. Une expression originale, "La Danse de Gengis Cohn" de Gary", Diagraphe, printemps 1981, pp. 215-225.
- WEBSTER, Paul et Nikki KNEWSTUB, "The ghost writer shock", Manchester Guardian, 2 juillet 1981, p. 1.
- WEIGHTMAN, John, "Binominal théorem", Times Literary Supplement, 21 août 1981, p. 953.
- WEST, Anthony, "Tis love, tis love", New-Yorker, XXIX, no. 37, 31 octobre 1953, p. 125.
- WINTERS, Warrington, "In payment of promise", Saturday Review, 21 mars 1964, p. 50.
- WIGG, Richard, "French literary prize by American first novel", Times, 25 novembre 1975, p. 6.
- WOLFROMM, Jean-Didier, "Le hérisson et le romancier", Magazine Littéraire, février 1978, pp. 42-43.
- WRIGHT, Barbara, "Count me out", Times Literary Supplement, 4 mars 1977, p. 233.
- _____, "The life before your eyes", Times Literary Supplement, 28 juillet 1978, p. 872.
- WURMSER, André, "Siegfrieds 80: chronique", L'Humanité, 19 mai 1980, p. 11.

_____, "Romain Gary éclaire par sa mort", L'Humanité,
4 décembre 1980, p. 1.

XENAKIS, Françoise, "La mort de Romain Gary", Le Matin
de Paris, 4 décembre 1980, p. 28.

ZAND, Nicole, "Emile Ajar et la critique soviétique",
Le Monde, 21 janvier 1976, p. 16.